

Université de Ouagadougou.

BURKINA FASO

La Patrie ou la Mort, Nous Vaincrons !

Institut des Sciences

Humaines et Sociales

Département de Géographie

M E M O I R E D E M A I T R I S E

THEME : La culture du coton et transformations Socio-Economiques du milieu rural, l'exemple du village de MOROLABA.

Présenté par : DIABATE Daouda

Sous la direction de : SOME P. Honoré
Maître assistant

NOVEMBRE 1990

Thème : La culture du coton et transformations socio-économiques
du milieu rural, l'exemple du village de Morolaba.

S O M M A I R E

Pages

DEDICACE

REMERCIEMENTS

METHODOLOGIE

AVANT PROPOS

INTRODUCTION GENERALE

1

- Première partie	: <u>Etude physique et humaine</u>	3
Chapitre 1	: Etude physique	3
1.1	: Le climat	3
1.2	: La géomorphologie	4
1.3	: Les sols	4 & 5
Chapitre 2	: Le pays sénoufo et ses traditions	9
2.1	: Organisation socio-politique : l'exemple de Morolaba	9
a	: La population	9
b	: Le régime politique et foncier	10
2.2	: Activités économiques dominantes	12
a	: L'artisanat	12
b	: L'élevage	13
c	: L'agriculture traditionnelle	13
- Deuxième partie	: <u>Introduction du coton dans une agriculture traditionnelle</u>	16
Chapitre 3	: Historique de la culture du coton	16
3.1	: Période coloniale	16
3.2	: Situation actuelle	19
a	: Le projet cotonnier	19
b	: le PDA-OV (Projet de Développement Agricole de l'Ouest Volta 1978-1982)	23
c	: Le projet de développement agricole des Hauts-Bassins (1982-1986)	25
Chapitre 4	: Les exigences du cotonnier	28
4.1	: Les variétés adaptées	28
a	: A l'ouest du pays	28
b	: A l'est	28

4.2	: La culture du cotonnier	29
a	: l'accroissement des superficies	29
b	: la qualité des sols	31
Chapitre 5	: La production du village de Morolaba	34
Troisième partie	: <u>Les transformations de la vie rurale</u>	35
Chapitre 6	: Amélioration des techniques et méthodes culturales	35
6.1	: la mécanisation	35
6.2	: l'intensification	38
6.3	: le traitement phytosanitaire	40
Chapitre 7	: une nouvelle manière de vivre	42
7.1	: apparition et développement d'une nouvelle activité : le commerce	42
7.2	: Autres signes de changements	43
a	: l'habitat	43
b	: le transport	44
c	: les habitudes alimentaires	44
7.3	: Les transformations sociales	45
a	: au niveau de la famille	45
b	: au niveau de la tradition	46

CONCLUSION GENERALE 48

BIBLIOGRAPHIE

ANNEXES

D E D I C A C E

A la mémoire de mes parents.

A tous ceux qui souffrent sur terre à cause de l'injustice et de l'incompréhension d'autres hommes.

A tous ceux qui luttent pour des causes justes,

A tous ceux qui ont foi en demain.

R E M E R C I E M E N T S

Mes remerciements vont à l'endroit de tous ceux qui ont oeuvré d'une manière ou d'une autre à l'aboutissement de ce travail, particulièrement à mon ami et frère NANA Ousmane dont les encouragements et les conseils m'ont été très précieux.

Mes remerciements s'adressent également à tous les amis dont les encouragements m'ont aidé à terminer ce rapport.

Je remercie les responsables du service des domaines et du cadastre de Ouagadougou sans l'aide desquels l'acquisition des P.V.A. de 1952 aurait été impossible.

Je remercie le Camarade BOUDA Jean-Pierre qui s'est occupé de la dactylographie de ce rapport.

Je ne saurais terminer sans adresser mes remerciements les plus sincères au Camarade SOME P. Honoré, mon directeur de mémoire, qui a suivi pas à pas ce travail, malgré ses multiples occupations avec une compréhension et une disponibilité sans égal.

Méthodologie de travail

Choix du sujet :

Préparer un document portant sur "la culture du coton et les transformations socio-économiques du monde rural" n'est pas facile. Quoique les documents traitant du sujet soient très nombreux, très peu d'entre eux le traitent de façon globale en considérant toutes les implications socio-économiques que peut avoir cette culture dans le monde rural.

Quand on connaît les difficultés alimentaires du Burkina Faso dont la production agricole est soumise beaucoup plus aux aléas climatiques qu'à toute autre donnée, alors on a du mal à comprendre comment la culture du coton a pu s'imposer dans un système agricole aussi arriéré. Quelle place occupe la culture du coton dans l'agriculture burkinabè ? Quel est l'impact de cette culture sur le monde rural d'aujourd'hui ?

Autant de questions qui ont suscité notre intérêt pour la culture du coton. Concernant la zone d'étude, notre choix a été principalement guidé par notre appartenance à cette région. Il l'a été aussi en raison de l'ampleur que prend désormais le phénomène de la culture du coton dans la zone. Viennent s'ajouter à ces raisons, l'importance qu'occupe le coton sur le plan économique national. En 1984 il intervenait pour 53,89 % des exportations totales. Cette part ne cesse de croître quand on sait qu'elle était de 29,03 % en 1979 et 32,83 % en 1980.

Objectifs :

Cette étude vise à donner une meilleure compréhension des transformations socio-économiques du monde rural, transformations liées directement ou indirectement à la culture du coton.

Moyens proposés en vue d'atteindre notre objectif :

Nous avons choisi trois (3) moyens en vue d'aboutir à des résultats concluants. Ce sont :

- Une enquête orale sous forme de fiches individuelles d'enquête (voir annexe),

- un dépouillement des documents de service d'encadrement agricole de la zone (rapports de campagne, relevés de données dans les cahiers et livres de comptes, ...),

- une interprétation des prises de vues aériennes (P.V.A.) du terroir étudié pour l'année 1952 et 1981 (les plus récentes P.V.A. du terroir) dans l'optique d'une étude diachronique de l'évolution de l'occupation des sols.

L'enquête orale a été menée auprès de la population du village qui comptait 3 189 habitants répartis dans 475 familles. Compte tenu des contraintes de temps au moment de l'exécution de ces enquêtes et du nombre élevé de familles, nous avons jugé plus méthodique et judicieux de travailler sur un échantillon représentant 1/5 ème de la population.

Cet échantillonnage s'est fait au hasard sans aucune considération quelconque, après recensement de toutes les familles du village à l'aide des registres de la sous-préfecture. Après le recensement, nous avons procédé à une classification selon la taille des familles (nombre de personnes). Nous avons ainsi retenu trois groupes de familles :

- Les petites familles : jusqu'à 5 personnes,
- les moyennes : de 6 à 10 personnes,
- les grandes familles : plus de 10 personnes.

A l'issue de cette classification, nous avons obtenu 205 petites familles, 205 moyennes et 65 grandes.

Le cinquième de chaque groupe a été interrogé, soit 41 petites familles, 41 moyennes et 13 grandes d'où un total de 95 familles interrogées.

Compte tenu de la composition du village (12 quartiers) et pour plus d'équité et de représentativité de l'échantillon, nous avons étalé les familles à enquêter sur tous les quartiers, ce qui donne le tableau ci-dessous :

Familles Quartiers	Nombre de familles enquêtées				Nombre total de familles à Morolaba
	Petites familles	Familles moyennes	grandes familles	Total	
Domberla	15	11	3	32	158
Kalagara	7	7	1	15	77
Kaifona	5	5	1	11	55
Kanglasso ...	1	1	1	3	15
Kossegué	2	2	1	5	25
Kienna	0	0	1	1	6
Guana Kayéré	1	1	0	2	10
Malarla	3	3	1	7	37
Pissila	0	1	1	2	6
Sobara	3	2	1	6	30
Samogosso ...	1	1	1	3	15
Zinkine	3	4	1	8	41
T O T A L	41	41	13	95	475

Si l'on prend l'exemple du quartier Domberla, on a un total de 158 familles dont le cinquième donne 32 familles à enquêter. Parmi ces 158 familles, 75 sont "petites", 70 "moyennes", et 15 "grandes" dont le cinquième de chaque groupe donne 15 "petites", 14 "moyennes" et 3 "grandes" constituant l'échantillon de 32 (le cinquième du total des familles) à enquêter dans ce quartier. Il en est de même pour les autres quartiers.

Au niveau de chaque quartier et de chaque groupe de familles, le tirage des familles à enquêter se fait au hasard.

La classification des familles par groupe répond à un souci de représentativité de l'échantillon qui se veut être l'image la plus fidèle de la population du village dans toutes ses fluctuations.

Le second moyen utilisé dans ce travail a été l'inventaire et le dépouillement de tous les documents traitant de la région et de la culture du coton (voir bibliographie).

Le troisième moyen a été l'interprétation des prises de vues aériennes du terroir étudié des années 1952 et 1981 dont l'acquisition de celles de 1981 a causé pas mal de difficultés (voir avant-propos) en vue d'une étude diachronique devant nous éclairer plus que tout autre outil sur l'évolution de l'occupation des sols.

A V A N T P R O P O S

"La culture du coton et transformations socio-économiques du monde rural : exemple du village de Morolaba" a une assez longue histoire.

En effet, cela fait 3 ans que je travaille sur ce document. Cela n'a pas été du tout facile car si j'ai disposé de beaucoup de temps matériel pour l'exécuter, il n'en a pas été du tout le cas pour réunir les différents outils nécessaires quant à un bon travail.

En effet, beaucoup d'écrits existent déjà sur la culture du coton ; seulement, ceux-ci abordent le sujet sous un angle technique, agronomique. Pour le géographe, une étude qui tenterait de brasser toutes les interférences du phénomène en vue d'une étude plus globale et plus réaliste resterait à faire. C'est ce que nous avons tenté.

L'agriculture a évolué, passant d'une phase de subsistance à celle de rente.

Le Burkina Faso a, jusque là une agriculture arriérée où l'autosuffisance alimentaire reste un défi. Comment les cultures de rente -et particulièrement le coton- se sont imposées dans un tel contexte ? C'est à cette question qu'essaye de répondre ce rapport.

Pour y parvenir nous avons utilisé beaucoup de moyens, notamment les enquêtes orales sous forme de fiches individuelles (voir annexe), l'évaluation de tous les rapports des services d'encadrement agricole du village et enfin l'interprétation des P.V.A (Prises de Vues Aériennes) du terroir villageois sous forme d'étude diachronique montrant ainsi l'évolution de l'occupation des terres sur le terroir. C'est surtout cette dernière tâche qui a été délicate car si j'ai pu disposer des P.V.A. de 1952 faites par l'I.G.N. dès la première année de travail sur ce document (1987), il a fallu attendre mars 1990 pour pouvoir disposer des P.V.A. de 1981, ceci pour diverses raisons.

La zone étudiée se trouvant à la frontière entre le Burkina et le Mali, il était interdit à l'I.G.B. de vendre des P.V.A. de la zone sans le consentement de l'Etat major du Haut Commandement de l'armée.

Les démarches entreprises pour y parvenir ont été longues. Aujourd'hui, cela est fait et le travail sans prétendre avoir répondu à toutes les attentes est ici présenté.

Résumé

La confrontation de deux peuples, de deux civilisations, de deux systèmes économiques et technologiques a toujours eu des répercussions de part et d'autre.

Celles-ci se résument en changements dont l'ampleur varie selon le rapport des forces en présence.

Dans le cas de l'agriculture en Afrique et au Burkina Faso en particulier, l'introduction de la culture de rente (coton) dans un système agraire traditionnel a provoqué beaucoup de bouleversements dans le milieu rural. L'exemple du village de Morolaba en cerne quelques uns dont les points forts restent la société, l'économie et le système agraire du monde rural : société désarticulée de plus en plus individualiste, économie marchande et restructuration du système agraire.

S'il est vrai que la vie n'est que changement perpétuel, doit-on voir dans le cas de Morolaba l'expression d'une volonté manifeste de domination de l'Occident par une mainmise sur l'économie africaine ou au contraire le produit d'une rencontre normale de deux peuples, de deux civilisations ?

Néanmoins, une polémique prend fin à travers cette confrontation : les cultures de rente, longtemps considérées comme étant les causes des famines en Afrique ne sont pas les seules responsables de ces calamités.

INTRODUCTION GENERALE

Avant la pénétration coloniale, l'on pratiquait exclusivement en Afrique une agriculture de subsistance, dans le cadre d'une économie d'autarcie.

Au cours de la colonisation, le coton, à l'instar des autres cultures commerciales comme le café, le cacao, le sésame, a été imposé en Afrique dans le cadre d'une économie de traite.

Chaque culture de rente a été introduite selon les conditions climatiques propres aux colonies.

C'est ainsi que le Burkina Faso (ancienne Haute-Volta) a connu l'introduction du coton. La culture du coton couvre aujourd'hui l'ensemble du territoire burkinabè à l'exception de quelques rares C.R.P.A. (1) comme ceux du Sahel et du Yatenga, marginalisés pour la faiblesse de leurs productions. Néanmoins, en raison des exigences de la plante, la culture du coton se circonscrit géographiquement au Sud de l'isohyète 900 mm pour la recherche évidente de meilleurs rendements.

En effet, le coton constitue l'une des principales sources de revenus du paysan et du pays (54 % des exportations totales du Burkina en 1984).

Le coton joue un double rôle bénéfique car l'arrière-effet de ses engrais profite aux cultures vivrières par la pratique de l'assolement et les sous-produits entrant dans l'alimentation humaine (huile) et animale (tourteaux et graines).

Pourtant, le coton, tout comme les autres cultures commerciales, fait l'objet de controverses dans les milieux économiques et politiques du continent. Certains lui attribuent la responsabilité des famines en Afrique. D'autres soutiennent le contraire et argumentent sur ses capacités alimentaires.

La culture du coton gêne-t-elle la production vivrière ? Comment le coton a-t-il pu se développer dans un pays aux conditions alimentaires si précaires ?

Le thème : "culture du coton et transformations socio-économiques du milieu rural : exemple du village de Morolaba", nous permet de rechercher les réponses à ces questions au niveau d'une petite localité.

Les conditions physique s'y prêtent-elles particulièrement ou faut-il rechercher ailleurs les raisons profondes de l'adoption de la culture industrielle du coton ?

Qu'est-ce que la population en retire pour son mieux-être ?

Ces questions résument les différentes étapes que nous suivrons pour présenter les résultats de nos investigations.

(1) Centre Régional de Promotion Agro-Pastoral

Première partie : Etude physique et humaine du terroir de Morolaba

Aucune activité humaine n'est envisageable sans une symbiose entre l'homme et son milieu.

La culture du coton en tant qu'activité agricole n'échappe pas à cette règle.

Comment la culture du coton s'est-elle développée dans la zone ? Quels ont été les atouts et/ou les contraintes.

Chapitre 1 : Etude physique du milieu

Celui-ci est régi par l'interaction de plusieurs facteurs parmi lesquels on peut citer le climat, la géomorphologie et les sols.

S'il est vrai que l'homme transforme son milieu en vue de satisfaire ses besoins, il est tout aussi vrai que certaines données physiques sont des inpondérables sur lesquels l'homme a peu de prise.

1.1 : Le climat

La carte climatique du Burkina Faso (1) dressée en 1984-1985 permet de distinguer trois grandes zones :

- La zone sahélienne occupe le Nord, l'Est et le Centre du pays. Sa limite Sud correspond à l'isohyète 600 mm, cela veut dire que ses précipitations annuelles sont inférieures ou égales à 600 mm, avec de grandes variations internes. Ainsi, on a enregistré 209,2 mm à Baraboulé (extrême Nord du pays), 472,5 mm à Téma (Centre du pays) et 582,5 mm à Pama (Sud-Est du pays). Cette zone, la moins arrosée du pays, occupe la moitié du territoire national avec une très maigre végétation constituée de quelques arbustes rabougris : c'est la steppe. L'élevage est la principale activité économique.

- La zone soudannienne : Elle est comprise entre l'isohyète 600 mm et 800 mm. Moyennement arrosée, elle couvre les plus grandes zones agricoles du Burkina. Les pluies y connaissent aussi la même irrégularité spatiale, 686,7 mm à N'Dorola, 704,3 mm à Koumbia et 686,7 mm à Dano. Le village de Morolaba se situe dans cette zone.

- La zone pré-guinéenne enregistre des précipitations supérieures ou égales à 800 mm. Elle occupe 1/6 de la superficie du pays.

Après cette présentation d'ensemble, voyons à présent en détail le climat de la zone étudiée : celui des Hauts-Bassins.

Nous nous trouvons dans la zone soudannienne comprise entre les isohyètes 600 mm au Nord et 800 mm au Sud. C'est la région propice à l'agriculture que facilite une pluviométrie suffisante et assez bien répartie dans le temps et dans l'espace (figure 1 et 2).

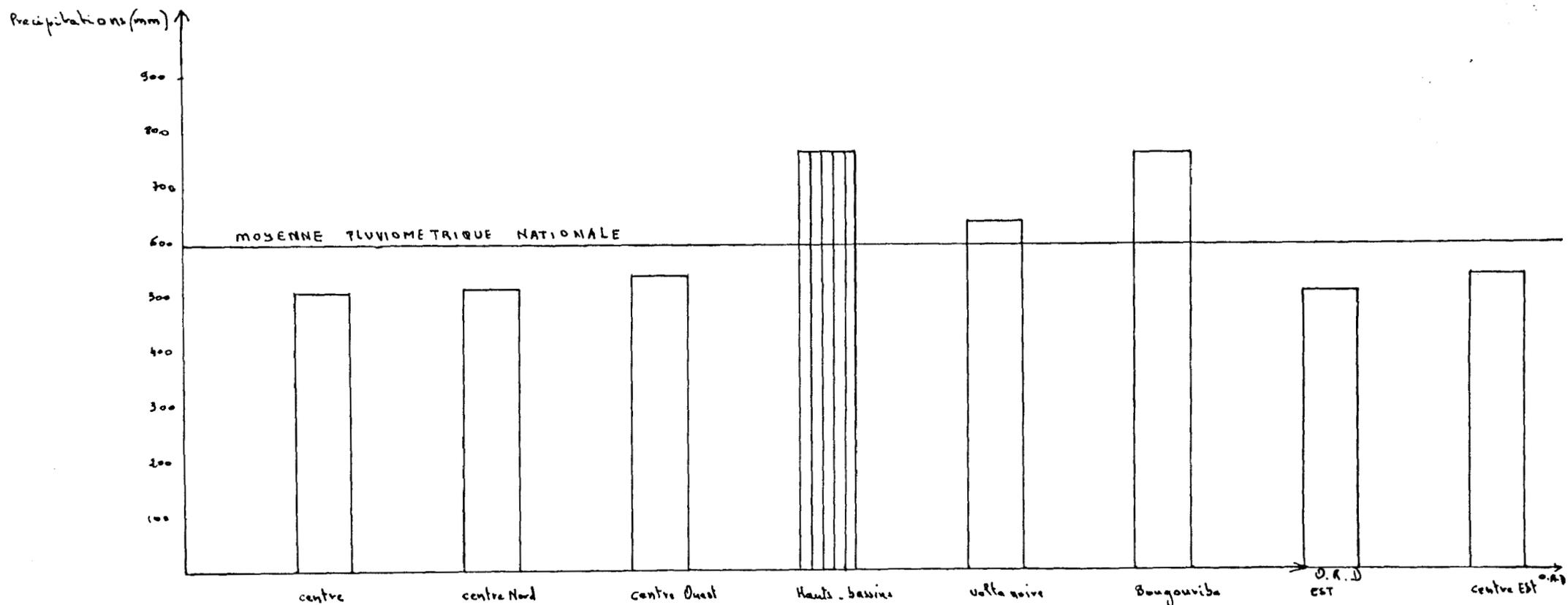


figure n°12 REPARTITION ANNUELLE DE LA PLUVIOMETRIE PAR O.R.D. (par rapport à la moyenne nationale)

source : Relevés pluviométriques mensuels de l'ASECMA (service météorologique)

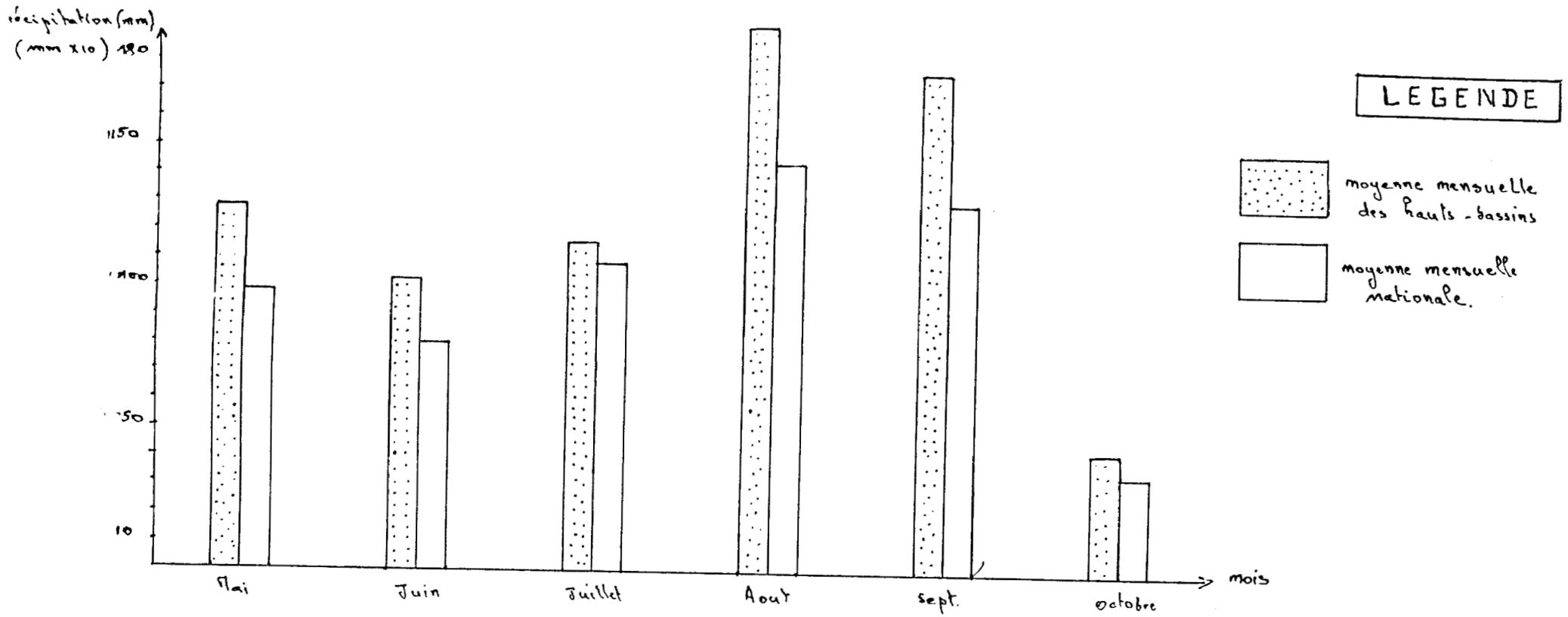
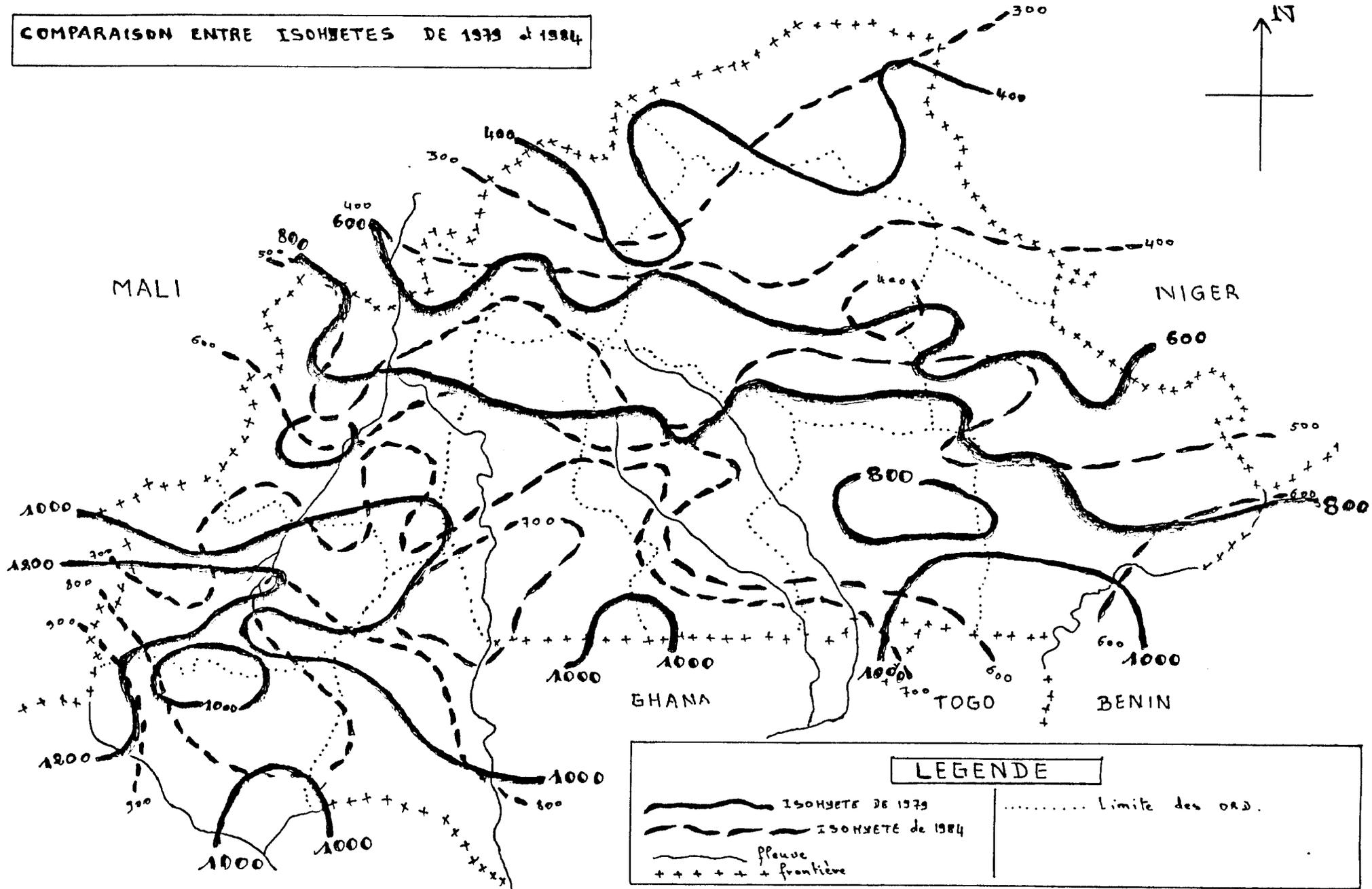
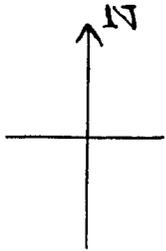


figure n°2 REPARTITION MENSUELLE DE LA PLUVIOMETRIE (les Hauts-bassins par rapport à la moyenne nationale)

source : Relevés pluviométriques mensuels de l'ASECNA (service Météorologique 1984)

COMPARAISON ENTRE ISOHYETES DE 1979 et 1984



LEGENDE

ISOHYETE DE 1979	Limite des O.R.D.
ISOHYETE de 1984	
Pluie	
+ + + + + frontière	

Le coton, plante moyennement exigeante en eau y trouve une terre de prédilection, encouragé et soutenu par diverses initiatives.

Seulement, si le climat a été un atout pour la culture du coton dans les Hauts-bassins, il en devient une contrainte.

En effet, les hauteurs d'eau recueillies diminuent chaque année (carte n°2).

On constate un déplacement Nord-Sud de toutes les isohyètes. Faut-il y voir un processus de désertification ?

La baisse de la pluviométrie se répercute sur la végétation dont la densité et la composition floristique décroissent.

les sols ainsi dénudés sont plus exposés à l'érosion.

1.2 : La géomorphologie

Elle se résume en trois grands ensembles : les collines, les plaines et le bas-fond (carte n° 5 : "occupation des sols en 1952).

- Les collines forment une ceinture qui délimite le territoire de Morolaba. Elles sont soumises à une érosion intense. Les collines occupent environ la moitié du terroir.

- Les plaines s'étendent entre les collines et le bas-fond.

- Le bas-fond : il est constitué par le lit majeur "Lougué" qui traverse le terroir. Etroit en amont de la rivière (Nord-Ouest), il s'élargit au niveau du quartier Domberla où le marigot reçoit deux affluents. Il continue pour arroser les quartiers Sobara, Zinkina puis Kaïfona ; ouvre une petite brèche entre les collines Est et rejoint le Lougoné (cours d'eau de Famberla village voisin).

Une des branches s'écoule vers Kalarla et Tiemina pour se perdre dans le Guoné, principal cours d'eau de Kaguasso (village voisin au Nord de Morolaba).

Enfin, la troisième branche s'oriente vers le Domberla qu'elle n'atteint pas car elle se perd dans une zone marécageuse. Les flancs de collines sont découpés par de nombreux ravins collectant les eaux de ruissellement pour les acheminer vers le bassin principal.

Dans l'ensemble, le terroir de Morolaba est dominé par des collines entourant plaines et bas-fonds étroits très sollicités pour les activités humaines.

Avec un tel site, quel avenir est réservé à Morolaba face à une population qui ne cesse de s'accroître ?

1.3 : Les sols

Dans les Hauts-bassins, on distingue trois types de sols plus ou moins fertiles qui sont : les sols gravillonnaires sur les collines, les sols ferrallitiques dans les plaines et les sols hydromorphes dans les bas-fonds qui sont très fertiles mais difficiles à travailler.

Les plaines sont moins riches pour le coton car les eaux de ruissellement emportent les particules fertiles.

Les collines sont plus aptes mais leur situation topographique les en exclut pour des raisons d'ordre pratique. C'est un handicap pour la culture attelée.

Les bonnes terres sont les moins étendues ; elles se limitent à la vallée du cours d'eau qui traverse le village.

A travers ce premier chapitre, on peut dire que les conditions physiques constituent un atout pour la zone, bien que certaines (étroitesse de la surface cultivable) demeurent des contraintes.

Chapitre 2 : Le pays sénoufo et ses traditions

Le Sénoufo appartient à l'ensemble ethno-linguistique Mandé. Réparti entre la Côte-D'Ivoire, le Mali et le Burkina Faso par la division administrative coloniale, ce peuple rassemble plusieurs sous-groupes identifiés par le dialecte.

Les Mianka au Mali, les Taguana en Côte-D'Ivoire et enfin le Nanergué et le Taguana au Burkina Faso.

Chacun de ces sous-groupes a des particularités qui lui sont propres.

La population de Morolaba est essentiellement Nanergué.

Il ressort des interviews accordés par les anciens du village ce qui suit : Ethymologiquement, Morolaba viendrait de la déformation de "Gololaban" qui signifie en langue Dioula "la fin de la course de Golo" son fondateur.

Composé initialement des quartiers Domberla et Donienso (sur la carte n° 5 Donienso = Sobara), le village de Morolaba en compte douze de nos jours. Golo, le fondateur, était chasseur et c'est au cours d'une partie de chasse qu'il décida de s'installer à Donienso. Peu de temps après, il fut rejoint par son frère cadet Dôh. Celui-ci prit l'habitude de guetter ses proies au bord d'une source où les animaux venaient s'abreuver. C'est alors qu'un jour, un boa se présenta à lui et proposa de ne plus s'en prendre à ses animaux "domestiques" en échange de quoi, il lui promettait de combler tous ses désirs. Marché conclu, Dôh se vit indiquer un endroit pour fonder le village dont il rêvait. Après la construction de celui-ci, il retourna consulter son frère aîné et lui offrit de venir s'installer avec lui sur le nouveau site.

Golo déclina l'offre, préférant Donienso comme sa dernière étape d'où le nom "Gololaban" donné au village. Le frère cadet Dôh retourna sur son site et lui donna le nom "Domberla" qui signifie Dôh s'y plaît.

Le village porte le nom de l'ancêtre fondateur. Il s'est agrandi depuis lors par la création des quartiers Donienso, Domberla, Kalagara, Kaïfona, Kanglasso, Kossegué, Kiemna ou Tiémina, Guana Kayéré, Malarla, Pissila Samogosso et Zinkina.

2.1 : Organisation socio-politique de Morolaba

L'équilibre socio-économique de tout groupe humain repose sur un minimum d'organisation sans laquelle il disparaîtrait.

a) La population

La population de Morolaba est à dominance Sénoufo du sous-groupe Nanergué. Viennent ensuite les peulhs éleveurs qui se sédentarisent de plus en plus. La structure démographique de la population présente les caractéristiques suivantes : le ratio est nettement à l'avantage des femmes 53 % contre 47 % pour les hommes.

Cette population est aussi très inégalement répartie selon les couches d'âges. C'est ainsi que les jeunes représentent 32 % de la population totale du village. Parmi cette population jeune, il y a de très jeunes (un à huit ans) qui représentent 14 % de cette frange de la population.

La tranche d'âge des plus de cinquante ans représente 16 % de la population totale.

Finalement, la population active représente 52 % de la population totale. Ces chiffres ont été obtenus grâce aux résultats des enquêtes sur le terrain à l'aide des registres d'état civil de la sous-préfecture.

La population est mobile et ce depuis l'instauration de l'impôt de capitation sous l'administration coloniale. Il fallait se rendre sur les chantiers des pays côtiers (Côte-D'Ivoire, Ghana) pour trouver un emploi rémunéré. L'habitude de partir sur ces lieux a pris à Morolaba la forme d'une initiation à la vie pour les jeunes paysans : "permettez-moi de m'instruire sur les réalités de la vie à travers le voyage" chantent-ils. De nos jours, le mouvement migratoire est en recul. L'introduction d'une culture de rente y est-elle pour quelque chose ?

Toujours est-il que 8 % de la population du village de Morolaba sont allés au moins une fois en Côte-D'Ivoire.

Analphabète à 95 %, la population est animiste dans sa très grande majorité.

b) Le régime politique et foncier

L'organisation socio-économique et politique du village comporte trois niveaux : le politique, le foncier et le social. Chacune de ces composantes influence les autres.

Ainsi, selon le découpage du domaine villageois, nous les analyserons au niveau de chacune des structures du village qui se présentent de la façon suivante :

- Le village ou "kouné",
- le quartier "kayiné",
- le lignage "kabangué",
- la famille "guierné",
- le ménage "sigué".

- Le village "kouné"

Il constitue une entité politique et socio-économique relevant du département de Morolaba dont il est le chef-lieu.

Au niveau du village, le pouvoir politique est aux mains des descendants du fondateur, Dôh, qui sont les dépositaires des coutumes. Le chef politique du village est toujours le membre le plus âgé du lignage Dôh. On l'appelle "Kounéfogué", ce qui signifie "propriétaire du village". Il est toujours choisi dans le quartier Domberla et s'adjoit un frère cadet pour le seconder.

Le pouvoir politique est héréditaire en milieu sénoufo.

L'organisation foncière est aux mains des descendants du fondateur "Golo" qui sont les dépositaires des coutumes, gérant le patrimoine foncier.

Le chef de terre est choisi parmi les plus âgés du quartier Donienso et il supervise toutes les transactions portant sur la terre. Il est différent du chef politique de quartier.

Comme un peu partout en Afrique, la terre est un bien sacré qui ne peut être la propriété de qui que ce soit. Ainsi apparaît la notion d'inaliénabilité de la terre. Le chef de terre n'est qu'un gardien qui veille au respect des rites attachés à l'image de celle-ci. Cependant, si la terre ne peut être possédée, comment y a-t-on accès pour la culture ?

L'occupation de la terre n'est pas anarchique. Elle obéit à certaines règles, comme l'entretien des sols et une bonne utilisation des terres.

Le chef de terre a compétence sur tout le terroir qu'il répartit entre les différents quartiers, en prenant soin de confier chaque terroir de quartier à un représentant qu'il aura choisi.

- Le quartier "kaviné"

Il constitue une partie du village. Le village de Morolaba est divisé en douze quartiers.

Au niveau du quartier, l'organisation politique est aux mains d'un représentant choisi par le chef politique "kounéfogué" excepté le quartier Domberla, dépositaire de la chefferie politique. Ce représentant est chef de quartier et coordonne toutes les activités politiques dictées par le chef de village. Il est la courroie de transmission entre le chef de village et les habitants de son quartier. Il transmet les ordres du chef aux différents chefs de lignages qui les répercutent sur les membres de leurs lignages.

La gestion des terres est confiée à un autre représentant, le chef de terre. Celui-ci est chargé de distribuer les terres aux différents lignages. Chaque quartier est divisé en grands lignages "Kabangué".

- Le lignage "kabangué"

C'est le chef de lignage qui est le maître absolu. Il s'occupe de la distribution des parcelles du grand domaine foncier familial aux membres de son lignage. Il est chargé aussi de faire répercuter les différentes décisions politiques prises par le chef de quartier et de les faire exécuter.

C'est encore le chef de lignage qui s'occupe des rites et coutumes concernant son lignage et le village.

Tous les ans, il se déroule à Morolaba des fêtes après les récoltes. Il s'agit de funérailles, de mariages ou de la commémoration de la fondation du village.

Il faut signaler que le lignage ou "kabangué" regroupe les descendants d'un même ancêtre.

- la grande famille "Guiernè"

En dessous du lignage, les grandes familles exercent collégialement l'autorité dans le village. Le chef de famille dirige toutes les activités socio-économiques de celle-ci. C'est lui qui prend les décisions concernant sa famille.

- Le ménage pluri ou monocellulaire "siquè"

La grande famille est divisée en plusieurs unités d'habitations ou ménages. Jadis, avant la colonisation, toutes les unités d'habitations d'une même grande famille travaillaient et consommaient ensemble. De nos jours, on assiste à une disparition de cet esprit communautaire dans nos campagnes.

L'unité d'habitation peut être mono ou pluricellulaire selon que le chef de ménage a une ou plusieurs épouses. C'est ce dernier qui dirige son ménage. Dans la société sénoufo, le respect de l'aîné est sacré.

Sur le plan foncier, chaque grande famille se voit attribuer une parcelle sur le domaine réservé à son lignage. Chaque "propriétaire" de parcelle n'a en fait qu'un droit de jouissance car celle-ci peut être reprise si l'usufruitier n'en fait pas un bon usage ou transgresse les règles régissant l'organisation foncière qui protège la terre par la construction de sites anti-érosifs sur les versants de collines et par la réglementation de la coupe des arbres pendant le défrichement.

2.2 Activités économiques dominantes

Les Sénoufo exercent principalement trois types d'activités : l'artisanat, l'élevage et surtout l'agriculture qui est la plus importante parce qu'elle occupe la majorité de la population.

a) L'artisanat

C'est le domaine réservé d'une certaine catégorie sociale d'hommes appelés "hommes de caste". Leurs activités couvrent plusieurs métiers : la forge, la poterie, la coordonnerie. Jadis, leur statut social leur interdisait le travail de la terre.

* Les forgerons

Ils fabriquent des outils pour la production agricole : daba, hache, couteaux, ... Ils occupent une place bien définie dans la société et ne doivent pas avoir des relations matrimoniales avec les "hommes libres" du village.

A l'origine, les forgerons ne possédaient pas de terres. Ils échangeaient leurs produits contre des céréales. Cependant, leur place dans la production agricole était très importante parce que c'est eux qui fabriquaient les outils de production.

Généralement, les forgerons s'installent à l'écart dans un petit quartier, bien qu'ils partagent les mêmes coutumes que le reste de la population.

De nos jours, les forgerons sont obligés de travailler la terre car le produit de la vente des outils qu'ils fabriquent ne suffit plus à les nourrir.

* Les cordonniers

Ils constituent la seconde fraction des "hommes de caste". Ce sont généralement les laisser pour compte de la société. Ils s'occupent du tannage des peaux et de la confection "réparation" des vieux ustensils. Comme les forgerons, ils ne possédaient pas de terres. Avec l'évolution de la société, eux aussi sont obligés de cultiver pour vivre de nos jours.

Les femmes de cordonniers s'occupent de la poterie et contribuent aussi à l'économie familiale. Elles échangent leurs produits contre des céréales.

De nos jours, aucune différence ne se fait entre ces "hommes de caste" et les "hommes libres" sur le plan économique.

b) L'élevage

Il est traditionnel, de type extensif et concerne deux types d'animaux : les petits ruminants (moutons, chèvres et volaille) et les bovins.

C'est un élevage de prestige car il n'apporte rien sur le plan économique à son propriétaire.

Si le petit élevage est à la portée de la majorité de la population, celui des bovins reste réservé à une minorité privilégiée. Le troupeau est familial et ne peut faire l'objet d'aucune appropriation individuelle. Les boeufs constituent l'héritage pour toute la famille.

Si auparavant l'élevage était dissocié de l'agriculture, de nos jours l'introduction de la culture attelée a permis de faire un grand pas vers une association agriculture-élevage, directement ou indirectement par la fumure organique ou les boeufs de trait.

c) L'agriculture traditionnelle

Tout s'articule autour de l'agriculture dont le principal et le seul objectif est l'autosuffisance alimentaire. Dans ce paragraphe nous analyserons les objectifs, les moyens et les résultats de cette activité.

* Les objectifs de l'agriculture traditionnelle

C'est une agriculture de subsistance basée sur l'auto-consommation. Le système économique et social de l'époque ne favorisait pas un autre type de production car avant la colonisation, les sociétés africaines vivaient en vase clos : les échanges économiques se limitaient au troc (échange de mil contre du lait, de mil contre une daba, ...).

En plus de cela, l'incertitude du lendemain due au fait que les productions sont tributaires des variations climatiques faisait que les paysans se surpassaient pour produire plus afin d'assurer des provisions pour les années de sécheresse.

Pour une agriculture qui cherche avant tout à nourrir ses hommes, il était évident que les moyens de production restaient dérisoires et archaïques.

* Les moyens de production

Ils sont à l'image de la politique agricole de la société. Très rudimentaires, les outils de production sont confectionnés par les forgerons avec du matériel local (bois, fer). Ces outils sont très diversifiés et chacun est destiné à une tâche précise.

Selon les différentes opérations culturales on aura :

+ L'utilisation de la hache et du feu pendant le défrichage (mi-mars, fin mai). Les paysans s'emploient au brûlis des anciennes tiges et à la coupe des arbres.

+ Le "Yieme-noun-sogué" est une petite pioche qui sert pendant les semences à creuser les poquets pour y enfouir les semis. On se sert aussi d'une petitealebasse "noun koguonè" pour porter les semis pendant l'opération.

La période des semis est une période de pointe durant laquelle les paysans mettent tous les moyens en oeuvre car des résultats des semences dépendront ceux des récoltes. Selon la pluviométrie, les semences peuvent se poursuivre jusqu'en mi-juillet.

+ L'outil utilisé pendant le sarclage est la daba "tougué" pour l'entretien des plantes afin de les prémunir contre les mauvaises herbes.

En dehors de ces outils, d'autres sont utilisés dans des conditions particulières selon les types de sols en présence. C'est ainsi que pour travailler dans les bas-fonds au sol lourd, on utilise une grande pioche "dadougsogué" car les cultures pratiquées dans les bas-fonds nécessitent que la terre soit remuée en profondeur.

Sur les versants de collines, l'aspect pierreux du sol exige l'utilisation d'un autre type de daba plus pointu appelé "soguaké".

Avec ces outils rudimentaires, le travail agricole était très pénible et la production très faible. La moindre déficience pluviométrique exposait les paysans à la famine.

Outre les outils de production, l'organisation sociale paysanne mettait à profit des associations, qui, d'une façon ou d'une autre aidaient dans les travaux agricoles.

C'est ainsi que les entraides culturales qui sont de deux sortes constituent des moyens de production. Ce sont : l'entraide culturelle mutuelle "goguié" et l'association de cultures pour dot "yafiévaguié", toutes deux à but non lucratif.

- Le "goguié" regroupe deux ou plusieurs personnes. Le travail s'effectue de façon rotative sur le champ de chaque membre. Ce système a un double avantage : il stimule les paysans dans le travail collectif et permet d'occuper judicieusement tous les jours de la semaine dans le travail, certaines zones du terroir étant interdites de culture certains jours de la semaine. Par exemple, les marchés de six jours et les "pourguin" correspondant au troisième jour de la semaine chez les Sénoufo. Les paysans qui ont leurs champs à ces endroits occupent ces jours interdits sur les champs d'associés non frappés d'interdit.

- Le "yafiévaguilé" regroupe des paysans désireux de venir en aide à un prétendant au mariage qui fournit une partie de la dot en prestation sur les champs des beaux-parents.

Ce travail est considéré par ceux-ci comme étant celui que la jeune fille doit à sa famille avant de partir chez son époux.

La solidarité villageoise aidant, le "yafiévaguilé" peut réunir plusieurs personnes et peut durer depuis la demande de main de la jeune fille jusqu'à son mariage.

Ces différentes entraides culturelles contribuent de façon déterminante à la production agricole.

Quelles sont les principales cultures de cette société ?

- Les principales cultures

Le sorgho blanc et le petit mil sont les principales cultures. Ils sont cultivés dans les champs de brousse et occupent les plus grandes superficies. Les champs se déplacent plus ou moins rapidement selon la qualité du sol. Ces cultures ne faisaient l'objet d'aucun apport en éléments fertilisants organique ou chimique.

Le sorgho blanc et le petit mil sont cultivés au sommet et sur les pentes des plateaux.

Le sorgho rouge et le maïs en association occupent les champs de case qui sont très fertiles. Par ailleurs, ces deux cultures ont les mêmes exigences.

Les champs de case sont très riches à cause de l'apport en fumure organique provenant des déchets organiques domestiques. Mais ils sont peu étendus et portent les cultures à cycle court dont la récolte atténue les affres de la période de soudure en attendant la production des grands champs. Le paysan consacre peu de temps aux champs de case et y travaille de bonne heure avant de se rendre sur les champs de brousse.

Le sorgho rouge est utilisé surtout dans la préparation de la bière locale par les femmes. Mais en période de soudure, il est aussi apprécié que le maïs.

Le calebassier fait partie aussi des cultures traditionnelles. Après la récolte du sorgho rouge et du maïs, les champs sont à nouveau remués pour semer les graines de calebassier dont la récolte intervient en fin février.

On citera enfin diverses plantes servant de condiments qui occupent de petites parcelles ou associées à des cultures principales. C'est le cas du piment, de la tomate, du dah, ...

La patate douce et le haricot ne font pas non plus l'objet d'une grande production et servent surtout de compléments alimentaires. Le haricot se cultive en association avec le mil dans les champs de brousse et la patate dans le bas-fond.

En général, toute la politique agricole concourrait à l'autosuffisance alimentaire largement tributaire d'une nature capricieuse. La société sénoufo a su édifier avec les moyens de bord une économie de subsistance qui répondait à ses besoins.

Comment la culture cotonnière a-t-elle pénétré dans ce milieu traditionnel qui ne connaissait aucune forme de culture de rente ?

Deuxième partie : Introduction de la culture du coton dans une agriculture traditionnelle

Chapitre 3 : Historique de la culture du coton

"On a pu aux temps lointains d'une faible expansion, se contenter d'être "vêtu de probité candide et de lin blanc". Ni l'un ni l'autre -espérons-le- ne sont près de disparaître mais l'amélioration de la santé et de la sécurité publique entraîne maintenant une croissance de la population mondiale et le cotonnier, resté longtemps plante de simple curiosité est venu répondre généreusement à l'inquiétude des hommes, justement dans les pays chauds où il s'est trouvé et se trouve encore être un élément important du développement" (2)

Cette citation résume la genèse de la culture cotonnière dans le monde. Plante tropicale, le cotonnier s'adapte mieux aux zones chaudes. L'Afrique sera la terre de prédilection du cotonnier parce que les conditions climatiques lui sont favorables.

Au Burkina Faso, la culture cotonnière a été introduite par le biais de la colonisation, au départ comme moyen de faire rentrer facilement les impôts tout en développant une économie d'exportation.

Par la suite, cette culture va se développer et atteindre des proportions considérables. Pourquoi et comment ?

3.1 : La période coloniale

La culture cotonnière a été imposée par l'administration coloniale qui s'appuyait sur les chefs de cantons pour veiller à l'application des consignes par la force si nécessaire. Des campagnes entières de travaux forcés étaient organisées pour la production du coton. Les chefs de famille qui n'arrivaient pas à fournir les quantités de coton demandées, s'exposaient à tous les sévices. Cette forme coercitive d'exploitation cotonnière ne pouvait avoir que des résultats médiocres.

Alors la C.F.D.T. (Compagnie Française pour le Développement des fibres Textiles) va tenter une nouvelle approche dans les années 1950, approche qui restera en vigueur jusqu'en 1971, bien que marquée par une série d'incompréhensions et de manque de coordination dans les actions.

J. Werquin : Directeur Général de l'I.R.C.T dans la préface du livre de Robert Lagièrre : le cotonnier.

C'est ainsi que durant la première décennie (1950-1960) , les résultats seront médiocres, guère plus de 3 000 tonnes.

La faiblesse de la production est due au manque de maîtrise technique des paysans et aussi à la C.F.D.T. qui exclut toute initiative paysanne, préférant donner des directives que le paysan devait exécuter.

Il faudra attendre les années 1960-1961 pour voir la production augmenter de façon significative. Elle passe de 1 000 tonnes en 1959-1960 à 36 000 tonnes en 1969-1970.

La nette progression marque une amélioration des méthodes et techniques culturales chez les producteurs et une augmentation des superficies cultivées. Les traitements phytosanitaires entrent dans les habitudes des paysans.

Le principal stimulant de cette évolution est le prix d'achat au producteur du coton-graine. La production atteint un record en 1969-1970 avec 36 248 249 tonnes soit un rendement de 431 kg/ha.

Seulement en 1971, elle connaît une chute vertigineuse qui la ramène à 23 484 037 tonnes, soit un rendement moyen de 291 kg/ha. La baisse est estimée à 67 % par rapport à la production nationale de 1969-1970.

Les statistiques disponibles de cette période ne permettent pas de déduire la part des Hauts-bassins de la masse de la production nationale (fig. 3).

3.2 La situation actuelle

Le triste souvenir de la culture obligatoire du coton s'évanouit. Le paysan et l'Etat burkinabè ont une autre vision de la culture du coton. Pour les deux, elle devient une source d'enrichissement. Ainsi, de projets d'appui en projets d'appui, la culture cotonnière va évoluer et prendre une place de plus en plus importante dans l'économie nationale.

a) le projet cotonnier (1971-1978)

La C.F.D.T. et l'Etat burkinabè ont perçu les limites de la première politique cotonnière.

Après un record de 36 248 249 tonnes en 1969-1970, une chute de la production à 23 484 037 tonnes ne pouvait laisser indifférent. Il fallait remonter la pente.

Le projet cotonnier s'inscrit dans la nouvelle politique de relance de la culture du coton. Il intéresse l'ensemble du pays mais il accordera plus d'attention aux régions dont les aptitudes culturales sont plus prometteuses. C'est le cas des Hauts-bassins entre autres. La figure n° 4 donne une idée de la part de cet ORD dans la production nationale. Les années 1972, 1973 et 1974 marquent une stagnation de la production ; ceci est lié à la sécheresse qui a secoué l'agriculture burkinabè.

Cette stagnation de la production peut être aussi due à la baisse du prix moyen d'achat au producteur du coton-graine qui passe de 32 F CFA à 30 F CFA le kilogramme. Une reprise de la production sera amorcée en 1975 et se poursuivra pour atteindre un nouveau record en 1976-1977 avec 55 253 tonnes.

Cette remontée s'explique en partie par la hausse du prix d'achat au producteur du coton-graine de 30 à 35 F CFA/kg. Les Hauts-bassins fournissent en moyenne le tiers de la production nationale chaque année.

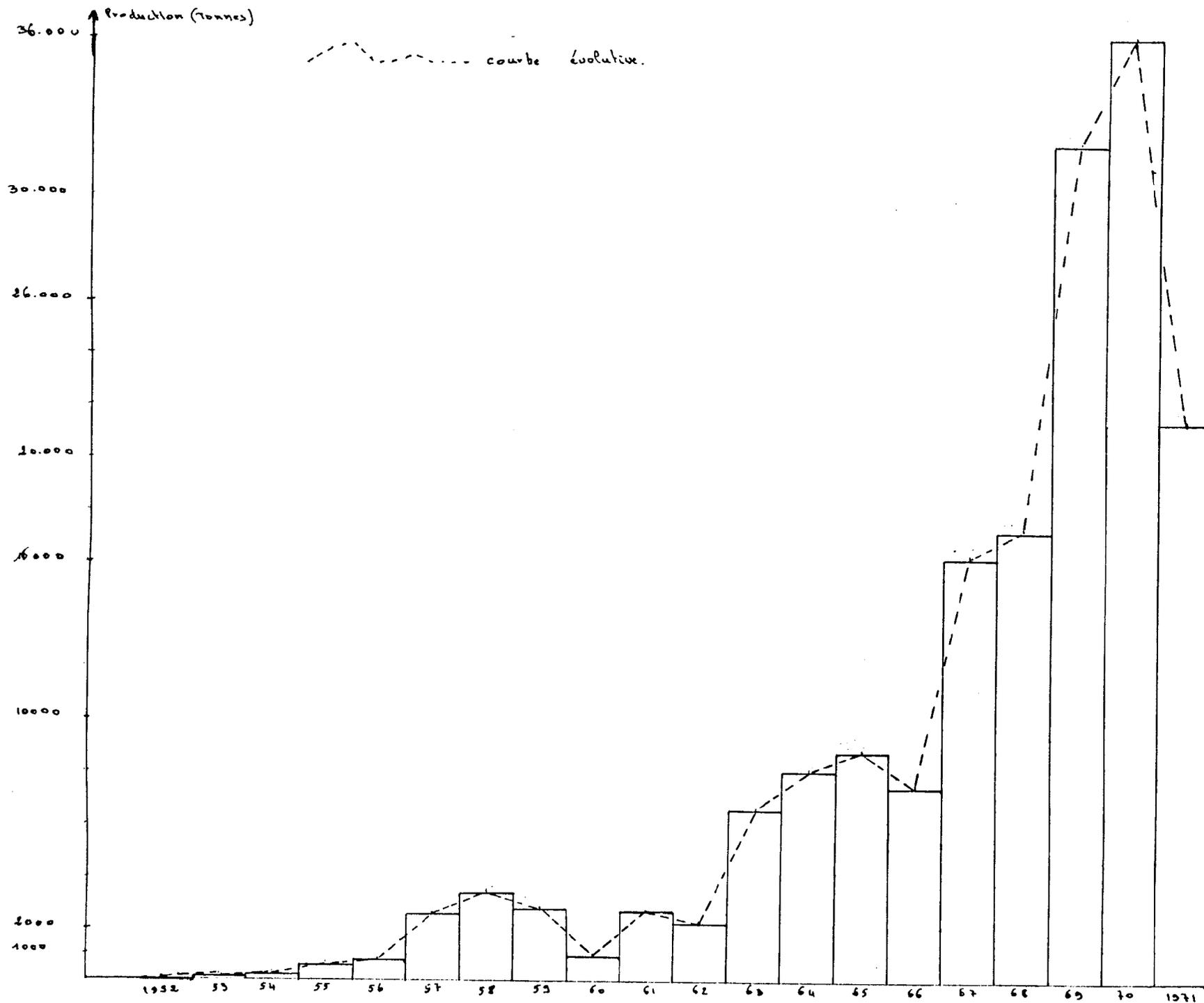


Figure n°3 Evolution de la production Nationale cotonnière (de 1952 à 1971)

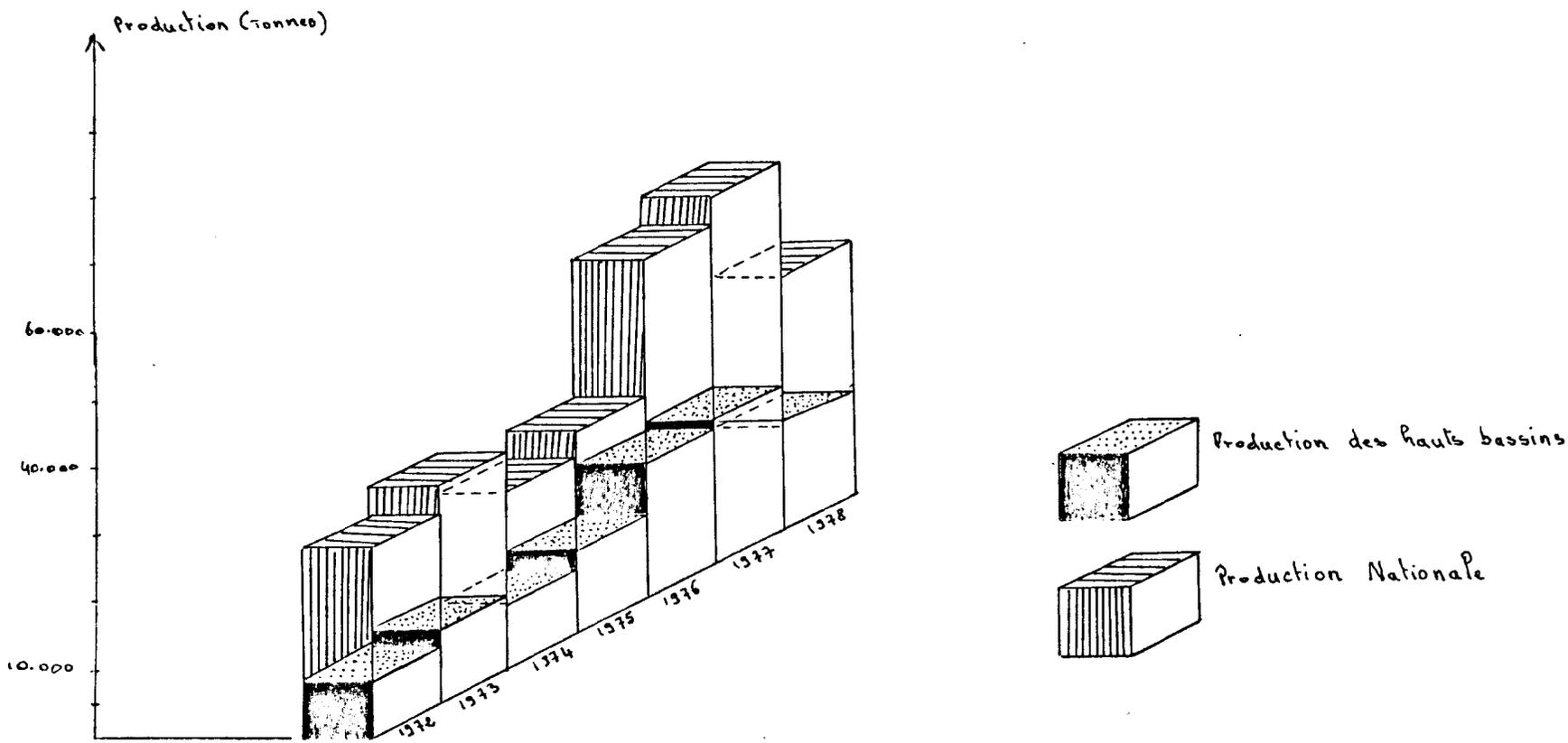


Figure n°1) EVOLUTION DE LA PRODUCTION NATIONALE ET REGIONALE DURANT LE PROJET COTONNIER.

source : Rapport annuel de la campagne cotonnière 1984-1985 (statistiques en Annexes)

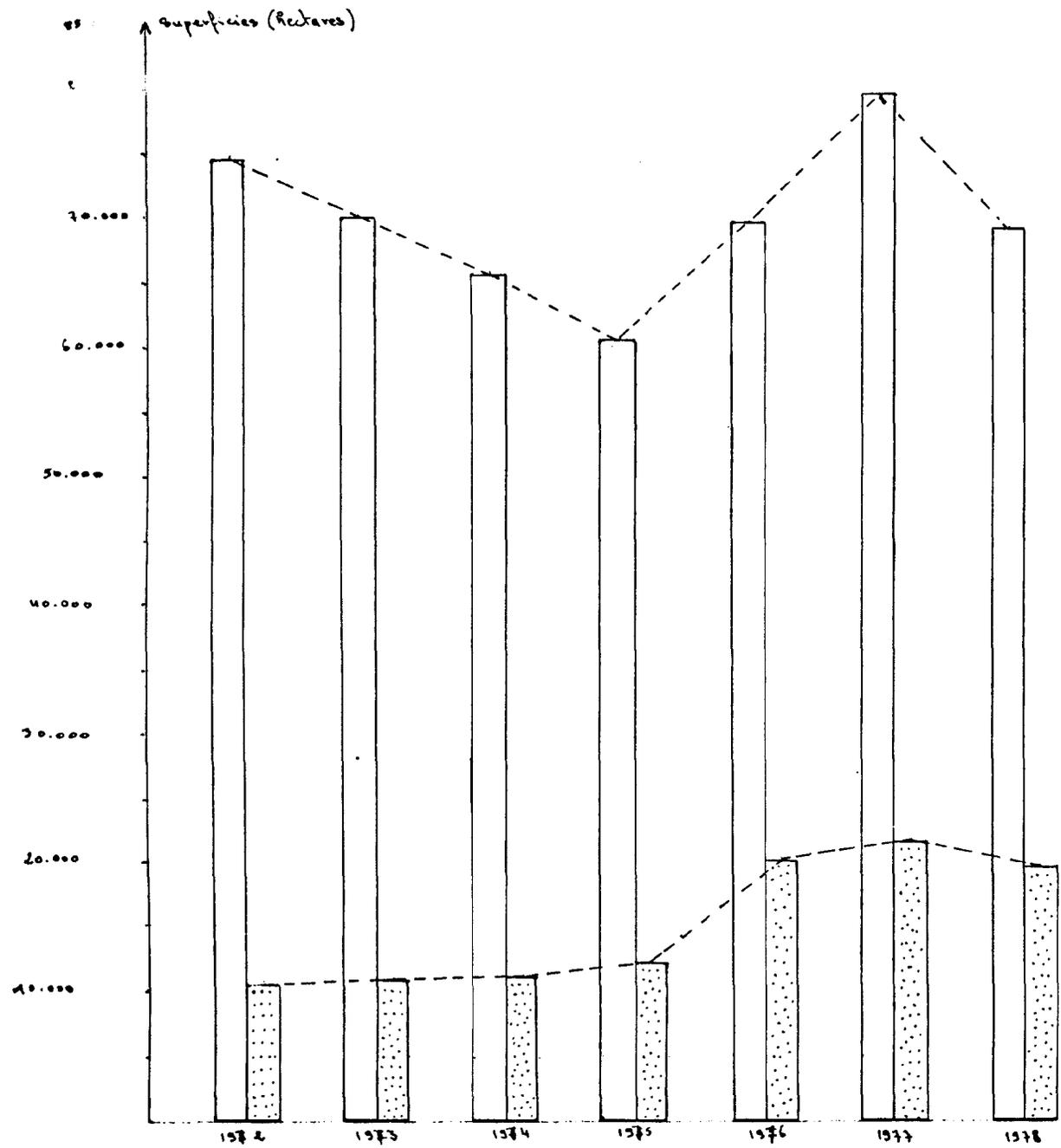


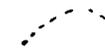
Figure n° 5 EVOLUTION DES SUPERFICIES EN COTON DURANT LE PROJET COTONNIER



superficie nationale



superficie des Hauts bassins



courbe cumulative.

sources : Rapport annuel de la campagne cotonnière 1984-1985 (statistiques en Annexes)

La figure n° 5 montre l'évolution des superficies ensemencées e coton. D'une manière générale, elle est sensible par rapport aux résultats des campagnes précédentes. La même analyse a été faite au niveau des Hauts-bassins où on remarque la part importante de N'Dorola dans la production cotonnière (figure n° 6).

Nous aurions bien voulu descendre jusqu'au village de Morolaba malheureusement, les statistiques ne le permettent pas. Globalement le projet cotonnier a été concluant.

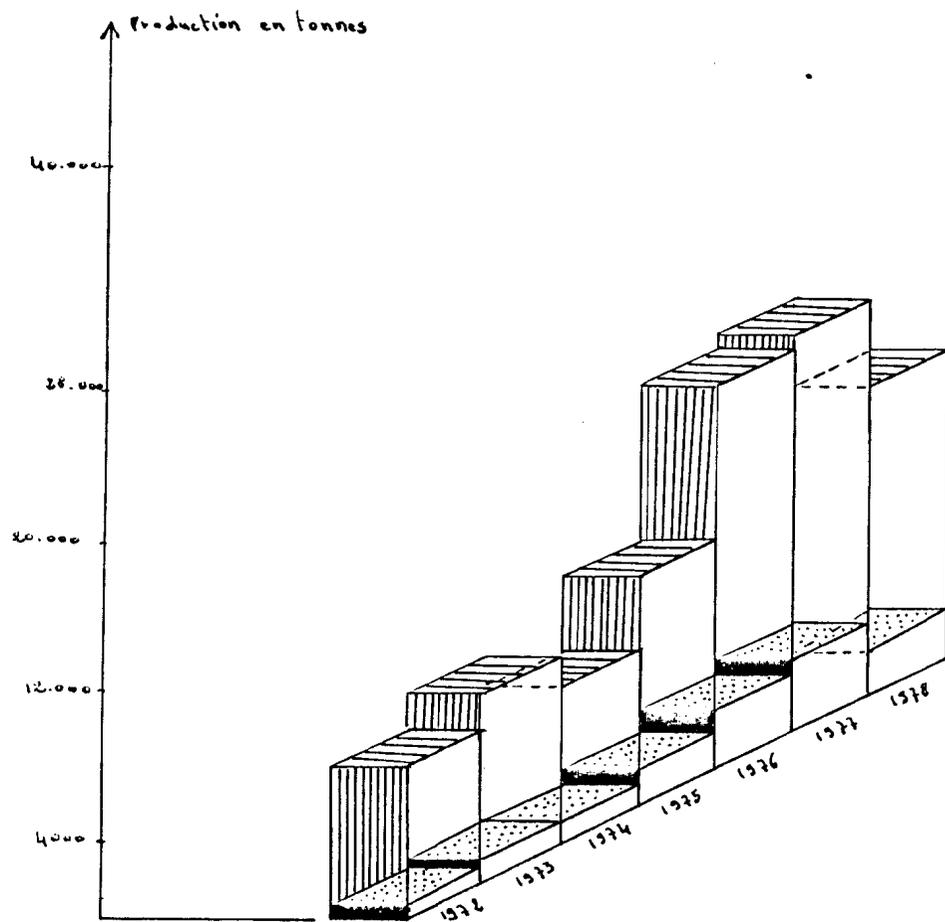
b) Le projet de développement agricole de l'Ouest Volta (1978-1982)

Les bons résultats du précédent projet ont été entamés par la mauvaise pluviométrie qui a fait tomber la production à 55 253 en 1976-1977 à 38 043 tonnes en 1977-1978 et ce, malgré l'augmentation du prix d'achat au producteur du coton-graine de 35 F CFA à 53 F CFA en 1977-1978. On s'est alors aperçu que le prix stimulant n'était pas suffisant pour garantir la production cotonnière. La pluviométrie demeure une donnée déterminante. Aussi, le projet de développement agricole de l'Ouest Volta ne concerne que les ORD dont les conditions climatiques sont plus favorables ou moins aléatoires : il s'agit des Hauts-bassins et du Mouhoun.

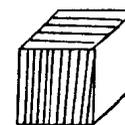
Durant la première année de son application (1978-1979), la production nationale est portée à 59 956 tonnes, soit une progression de 63,45 % par rapport à l'année précédente.

L'année suivante (1979-1980) de ce projet vit la production battre un nouveau record national avec 77 520 tonnes. Elle ne se maintiendra pas longtemps à ce niveau ; une nouvelle courbe descendante s'amorce en 1980-1981 avec 62 529 tonnes et 57 534 tonnes en 1981-1982 qui coïncide avec la clôture du projet qui a eu le mérite de maintenir la production au-dessus de la barre de 50 000 tonnes.

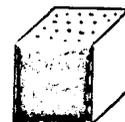
Le secteur de N'Dorola dont relève le village de Morolaba arrive en troisième position après Houndé et Bobo Nord (figure n° 7).



6
Figure n° EVOLUTION DE LA PRODUCTION REGIONALE ET SECTORIELLE
durant le projet cotonnier.



Production des Hauts-bassins



Production de Ndoroua

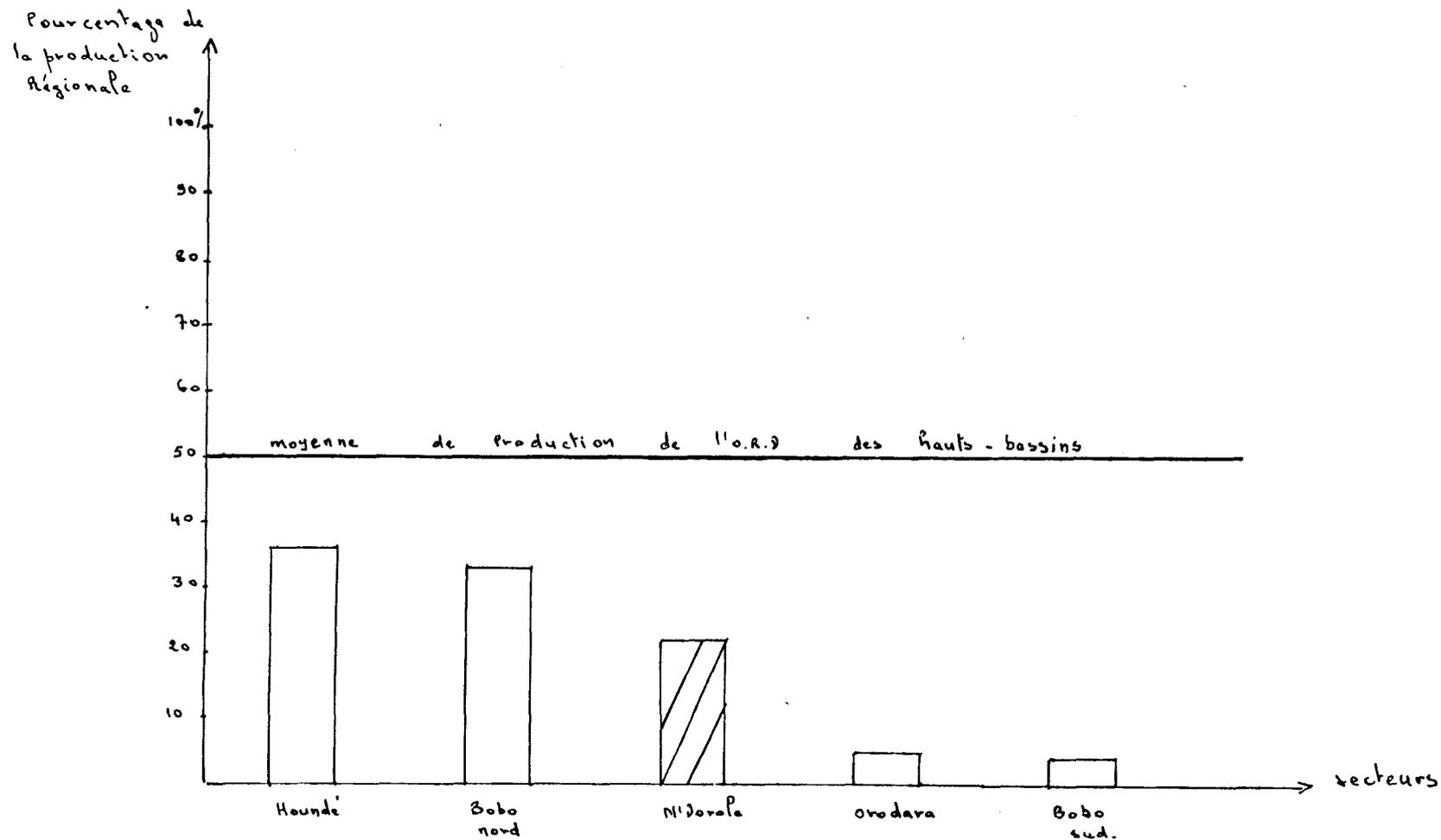


Figure n°7 Répartition de la production cotonnière par secteur dans l'O.R. des Hauts-bassins (1985)
 source: campagne cotonnière 1984, 1985 s.o.fites



secteur dans lequel se situe le village étudié

c) Le projet de développement agricole des Hauts-bassins

Le 1er octobre 1979, la C.F.D.T. cède la place à la SOFITEX (Société des Fibres Textiles), qui met en oeuvre une nouvelle politique de production cotonnière.

La SOFITEX va désormais s'appuyer sur les ORD pour encourager non seulement la production du coton mais aussi celle des céréales, en instaurant une rotation entre les deux sur les champs : les arrières-effets des engrais coton permettent une bonne tenue des céréales.

On peut donc concilier la recherche de l'autosuffisance alimentaire et les cultures d'exportation. La production du coton remonte et atteint 75 572 tonnes (en 1982-1983), 88 134 tonnes (en 1984-1985) et enfin 115 491 tonnes (en 1985-1986).

Les causes de cette augmentation sont entre autres le maintien et même la hausse du prix d'achat du coton-graine au producteur, les bonnes conditions pluviométriques sur l'ensemble du territoire, la spécialisation des zones de production et la maîtrise technique de plus en plus élevée acquise par les producteurs.

Les surfaces ensemencées en coton ont été pour la plupart labourées à la charrue, fumées et traitées au moins trois fois.

A Morolaba comme ailleurs dans les villages cotonniers, les plus grands producteurs de coton sont aussi les plus grands producteurs de céréales.

Aussi, la culture du coton nourrit son homme tout en lui procurant des revenus monétaires.

La figure n° 8 nous permet d'apprécier la place qu'occupe l'ex ORD des Hauts-bassins dans la production nationale, le temps que dura le projet.

Classé troisième sur le plan régional, le secteur de N'Dorola a une production cotonnière comprise entre 500 et 1 000 tonnes et vient après Houndé et Bobo Nord qui ont chacun une production supérieure à 1 000 tonnes (fig. n° 7).

La culture cotonnière a donc subi plusieurs orientations au cours de son évolution.

Devenue une des priorités nationales, la production cotonnière s'est logiquement inscrite dans la philosophie de la planification burkinabè qui procède par projets.

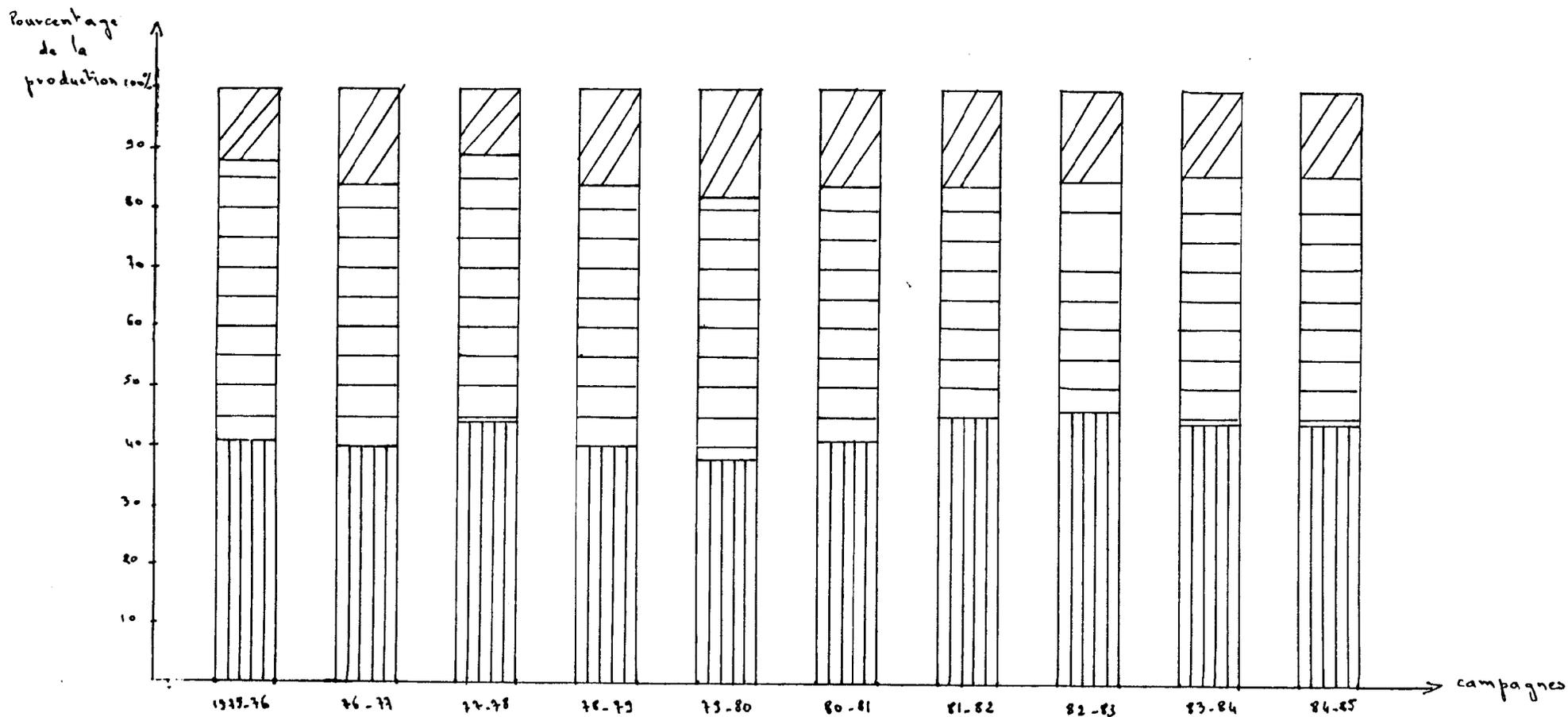
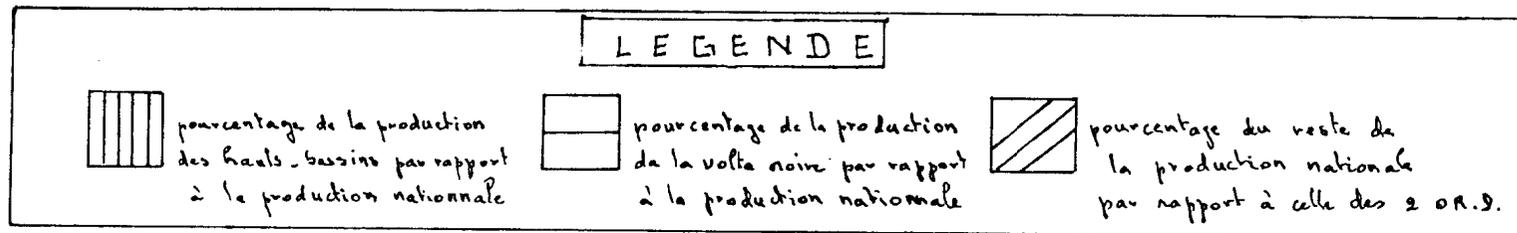


figure n°: 8 LA Production cotonnière des O.A.S. des Hauts-bassins et de la volta noire (sur 10 ans)



Si la culture cotonnière a pu ainsi se développer malgré les multiples problèmes qui se sont dressés contre elle dans son évolution, quelles sont les exigences de cette culture ?

Mais revenons à la plante elle-même et aux conditions de son acclimation.

Chapitre 4 : Les exigences du cotonnier

La morphologie ou la structure fondamentale du cotonnier est relativement très simple. Toutefois, elle varie grandement d'une espèce à l'autre suivant l'influence du milieu.

Le cotonnier est une plante vivace qui comporte peu de variétés annuelles. Le Burkina cultive le *Gossypium hirsutum* du genre *Gossypium*, sous-tribu des *Hibisceae*, famille des *Malvacées*. Cette espèce a plusieurs variétés mises au jour par des chercheurs de plusieurs organismes et établissements scientifiques.

L'I.R.C.T. (Institut de Recherche du Coton et Textiles exotiques) expérimente le cotonnier dans différents milieux climatiques. Ses travaux ont largement contribué aux progrès spectaculaires que nous connaissons aujourd'hui à cette plante.

4.1 : Les variétés adaptées

Elles sont nombreuses et s'adaptent à différentes régions climatiques (zones climatiques), chacune d'elle ayant des exigences particulières.

a) A l'Ouest du pays

La variété B.J.A. a été adoptée la première sur la base de considérations agronomiques et techniques.

Mais la recherche d'une plus grande productivité a conduit à la découverte du M.K. 73 plus performante que le B.J.A.. D'une grande facilité de germination, le M.K. 73 accroît les chances de réussite des semis. Par ailleurs, le M.K. 73 donne à l'égrenage des fibres de meilleure qualité que le B.J.A.. Sa graine a aussi une plus grande teneur en huile.

Mais, progrès oblige, le M.K. 73 sera surclassé à son tour par le L 299-10-75. Son rendement à l'égrenage est de 2,3 % supérieur à celui du M.K. 73.

Pour la fabrication des fils en usine, l'écart de rendement s'élève à 40 %. Ce dernier aspect est très important sur le plan économique. La teneur en huile de cette nouvelle variété est équivalente à celle du M.K. 73. Aussi, c'est le L 229-10-75 qui est actuellement cultivé dans tout l'Ouest du Burkina. Durant la campagne 1984-1985, elle représentait 84,18 % de la production nationale devant le M.K 73 avec 10,78 %.

b) A l'Est

Deux variétés sont cultivées en fonction des conditions climatiques : le SR1-F4 et le HC-b4-75.

Durant la campagne 1984-1985, les deux variétés représentaient respectivement 3,04 % et 2,02 % de la production nationale. Ces chiffres soulignent la position marginale de l'Est burkinabè dans ce secteur de l'économie nationale.

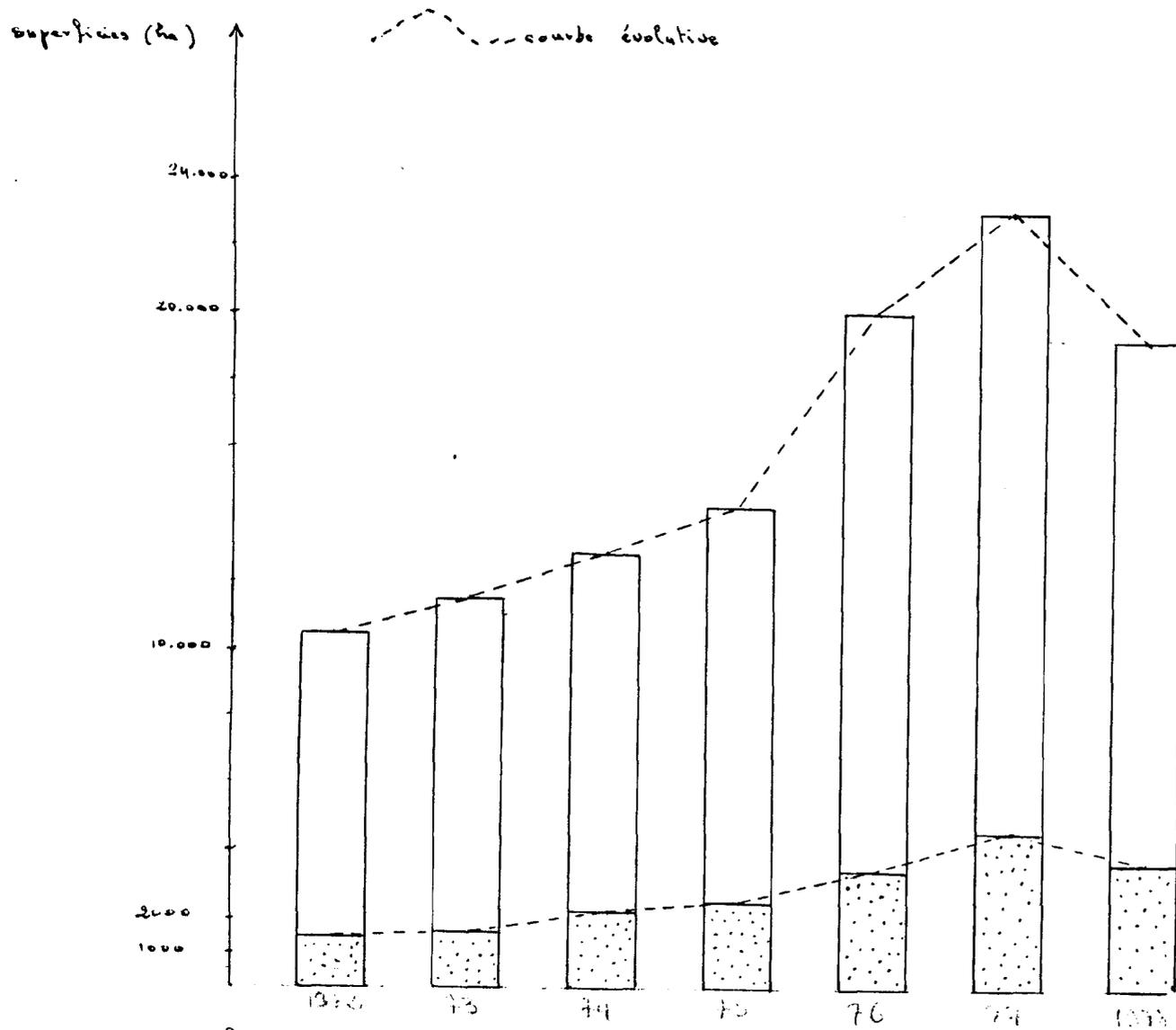


Figure n° 9 EVOLUTION DES SUPERFICIES EN COTON DURANT LE PROJET COTONNIER (HAUTS BASSINS - N'DOROLA)

Superficie des Hauts Bassins

Superficies de N'Dorola

source : Rapport annuel de la campagne cotonnière 1984-1985 (statistiques en Annexes)

D'autres variétés sont en cours d'expérimentation dans les diverses stations de recherche dans le pays (Boni, Saria, Farako-Bâ). Parmi celles-ci on peut citer le Reba P. 279 qui peut présenter un intérêt particulier pour les périmètres irrigués. Le Coker 417 à cycle végétatif court qui représente un espoir pour les régions à faible pluviométrie (moins de 700 mm).

4.2 : La culture du cotonnier

Les moyens mis en oeuvre pour cultiver la plante sont variables et dépendent du niveau de développement des régions considérées. Cependant, il faut souligner que malgré l'évolution des pratiques qui tend vers une harmonisation des méthodes culturelles, il serait contraire à l'intérêt des pays d'opter brutalement pour la motorisation de la culture du coton.

D'ailleurs comme le dit Robert Lagièrre (1) : "l'intensification de la culture n'est pas une question de moyens mais plutôt de techniques ... le Texas qui est un état "hautement" mécanisé et motorisé a une culture extensive, tandis que plusieurs pays du Moyen-Orient et d'Afrique ont une production très intensive, bien qu'obtenue avec des moyens manuels".

Au Burkina Faso, la culture cotonnière entre en concurrence avec les cultures céréalières pour les mêmes sols.

a) L'accroissement des superficies

La rentabilité du coton repose sur son poids et sa qualité. Mais le paysan a tendance à négliger le deuxième aspect. Lors de nos enquêtes sur le terrain, un producteur sur deux avançait ne pas comprendre ou accepter les normes de catégorisation du coton produit, normes sur lesquelles on se base pour affecter les prix, selon l'affectation de la production au premier, second et troisième choix.

La SOFITEX pour atténuer la méfiance du paysan passe désormais par les marchés auto-gérés pour l'achat du coton. Le problème n'a pas été pour autant résolu car les responsables des groupements villageois sont soupçonnés de corruption et d'incompétence. A Morolaba, le conditionnement du coton a été contesté par les vérificateurs de l'usine à Bobo-Dioulasso en 1986.

Le critère de la qualité du coton est difficilement maîtrisable surtout lorsque celle-ci s'apprécie au jugé. Malheureusement, cet épisode de la commercialisation du coton servira de prétexte aux paysans pour accroître les superficies. Ceux-ci en arrivent à croire que le meilleur moyen d'accroître ses revenus est de miser sur le poids de la production. Pour y parvenir il a le choix entre l'utilisation adéquate des intrants agricoles et/ou l'agrandissement des superficies cultivées. Le paysan choisit généralement la deuxième alternative qu'il estime plus à sa portée. 60 % des paysans interrogés pensent à l'accroissement des superficies quand ils envisagent une amélioration de leurs revenus (fig. 9).

Les mêmes enquêtes nous indiquent que sur l'ensemble des paysans interrogés (voir méthodologie en annexes), le coton occupe 26 % des superficies totales exploitées sur le terroir.

(1) Tiré de son livre "le cotonnier" dans la collection Techniques agricoles et productions tropicales.

Durant la campagne 1986-1987, les différentes cultures étaient ainsi réparties selon la superficie occupée sur le terroir villageois de Morolaba :

- Mil : 32 %
- coton : 26 %
- Maïs : 14 %
- Sésame : 9 %
- sorgho : 8 %
- petit mil : 5 %
- calebassier : 5 %
- arachide : 1 % .

Cet accroissement des superficies en coton se manifeste beaucoup dans les Hauts-bassins. De 10 000 ha en 1972 dont 1 500 pour le secteur de N'Dorola, on passe en 1977 respectivement à 24 300 et 5000 ha. La superficie consacrée au coton a doublé pour les Hauts-bassins et triplé pour le secteur de N'Dorola entre 1972 et 1977 (fig. 9).

Le cas de Morolaba est encore plus frappant. Ce village dont la morphologie laisse peu de terre cultivables a été confronté à un problème d'espace plus tôt que prévu à cause du coton.

Le problème de l'espace est devenu beaucoup plus complexe quand on sait que la faiblesse des précipitations amène les paysans à exploiter les bas-fonds.

b) la qualité des sols

Le cotonnier exige des sols humides, fertiles, épais et meubles.

La morphologie du terroir de Morolaba offre trois types de sols dont un seul répond aux exigences de la plante : les bas-fonds.

Cependant, les contraintes pluviométriques réduisent de plus en plus le domaine agricole utile aux seuls bas-fonds, d'où le choix difficile entre la culture céréalière et celle du coton.

Que faire ?

Nos enquêtes ont montré que 95 % des paysans cultivent le coton et 76 % des producteurs cotonniers ont leurs champs dans les bas-fonds, 11 % dans les plaines et 13 % sur les versants de collines (carte n° 6).

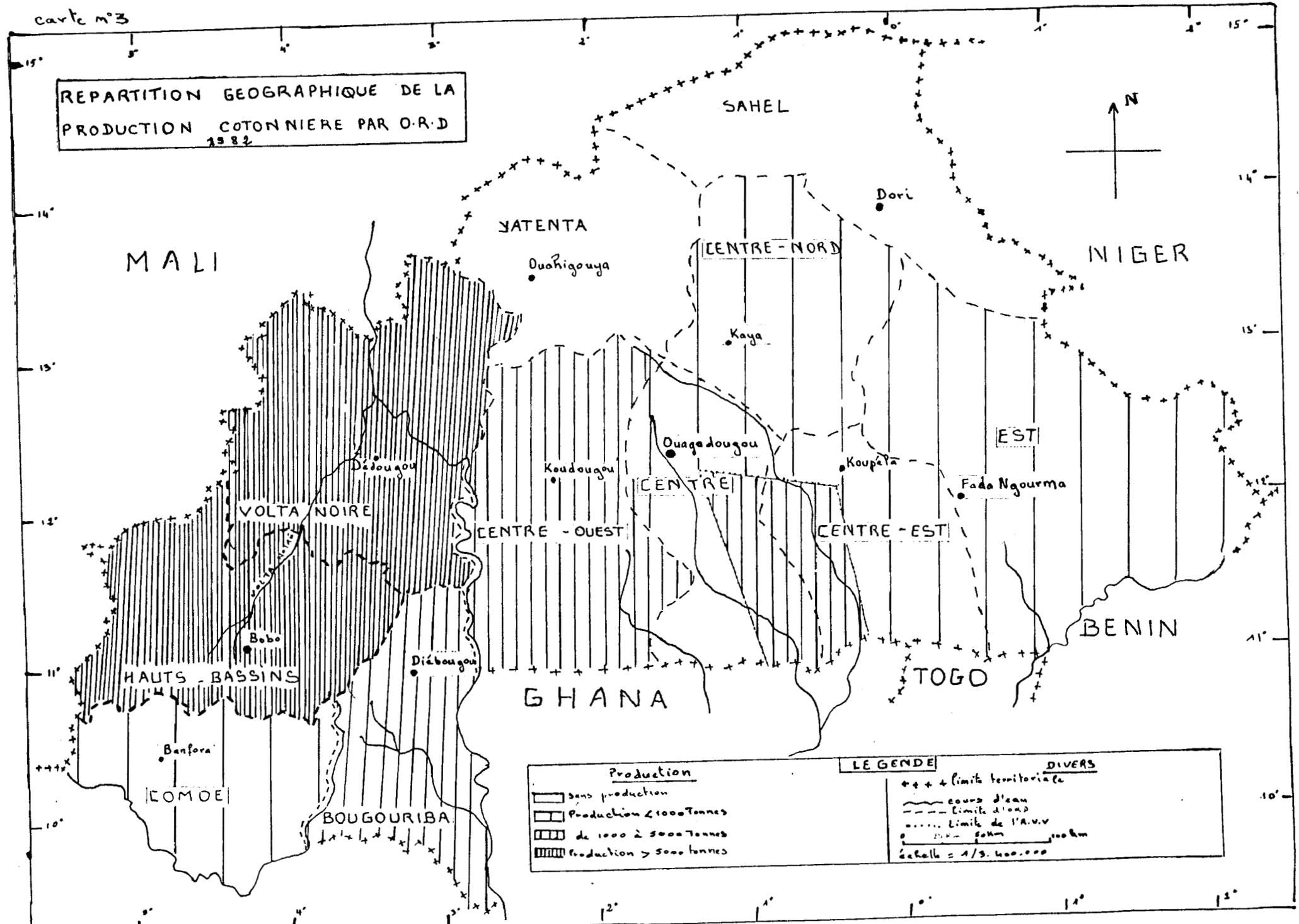
D'autres sont obligés de s'éloigner davantage pour trouver de bonnes terres. Mais cela ne peut se poursuivre indéfiniment. Dans ce cas l'on est en droit de se poser la question de savoir si le coton est responsable des famines en Afrique ?

Nous ne le pensons pas car les difficultés causées par les exigences du coton à l'égard des cultures céréalières ont un début de solution par l'apport de nouveaux moyens techniques agricoles (culture attelée, motorisation, utilisation d'intrants agricoles, ...) qui permettent d'aplanir le problème d'extension des superficies et de la fertilisation des sols. Mais cela n'est possible qu'à grands coups de subventions à la paysannerie par l'Etat et les organismes non gouvernementaux.

Le problème de l'autosuffisance alimentaire ne se trouve pas dans la pratique des cultures commerciales mais est plutôt lié aux aléas climatiques ainsi qu'à la mauvaise organisation paysanne.

carte n°3

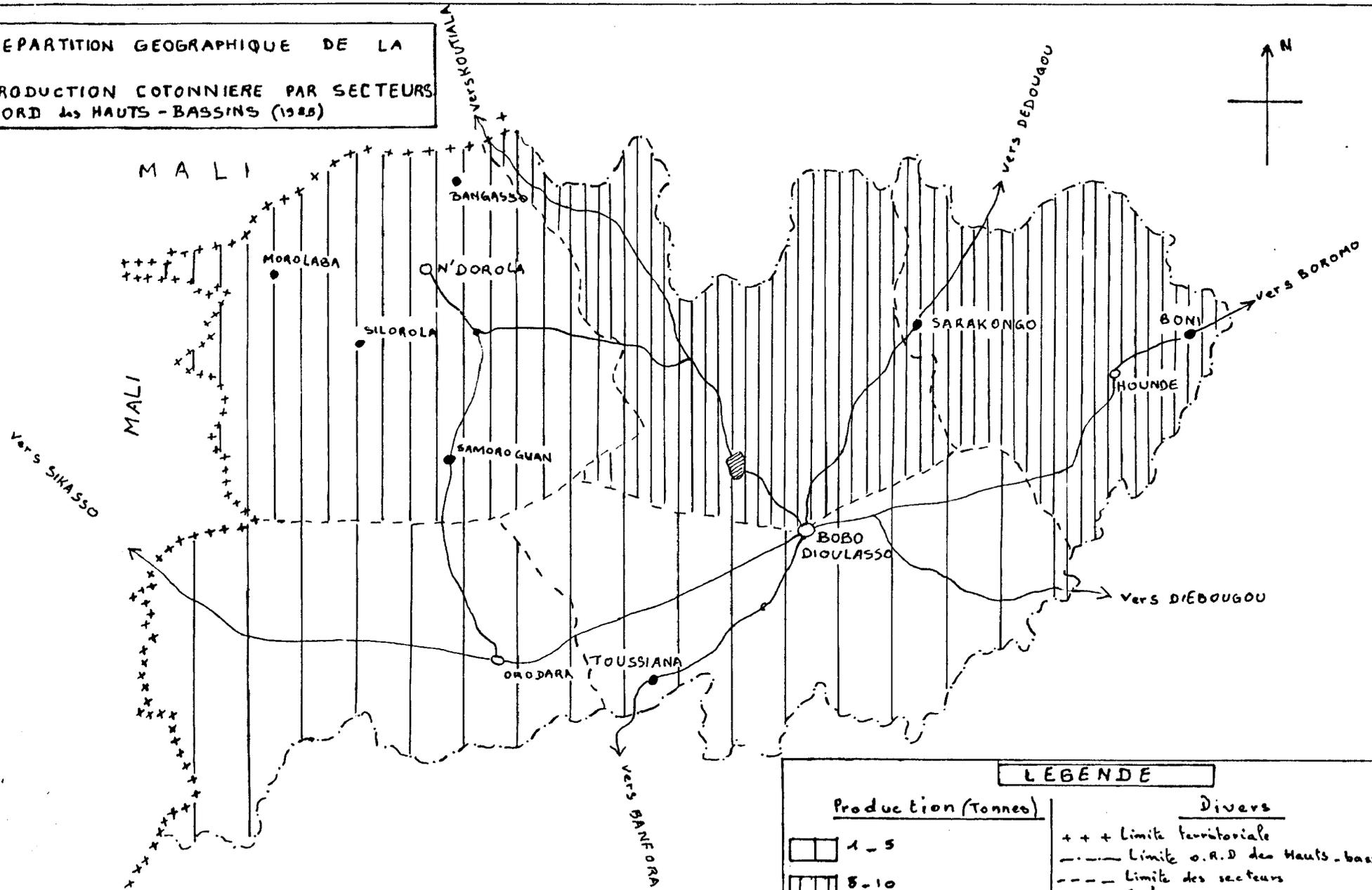
REPARTITION GEOGRAPHIQUE DE LA PRODUCTION COTONNIERE PAR O.R.D. 1982



REPARTITION GEOGRAPHIQUE DE LA PRODUCTION COTONNIERE PAR O.R.D. 1982

LEGENDE		DIVERS
Production □ sans production ▨ Production < 1000 Tonnes ▩ de 1000 à 5000 Tonnes ▤ Production > 5000 tonnes		+++ limite territoriale ~~~~~ cours d'eau - - - - - limite d'état limite de l'A.U.V. 0 50km 100km Echelle = 1/3.000.000

REPARTITION GEOGRAPHIQUE DE LA
 PRODUCTION COTONNIERE PAR SECTEURS
 ORD des HAUTS - BASSINS (1985)



LEGENDE																	
<table border="0"> <tr> <th>Production (Tonnes)</th> <th>Divers</th> </tr> <tr> <td> 1 - 5</td> <td>+++ limite territoriale</td> </tr> <tr> <td> 5 - 10</td> <td>- - - limite o.r.d des Hauts - bassins</td> </tr> <tr> <td> plus de 10</td> <td>- - - limite des secteurs</td> </tr> <tr> <td></td> <td>— route</td> </tr> <tr> <td></td> <td> vallée de Bou.</td> </tr> <tr> <td></td> <td>o N'DOROLA : chef - lieu de secteur</td> </tr> <tr> <td></td> <td>o Morolaba : chef - lieu de sous - secteur.</td> </tr> </table>		Production (Tonnes)	Divers	1 - 5	+++ limite territoriale	5 - 10	- - - limite o.r.d des Hauts - bassins	plus de 10	- - - limite des secteurs		— route		vallée de Bou.		o N'DOROLA : chef - lieu de secteur		o Morolaba : chef - lieu de sous - secteur.
Production (Tonnes)	Divers																
1 - 5	+++ limite territoriale																
5 - 10	- - - limite o.r.d des Hauts - bassins																
plus de 10	- - - limite des secteurs																
	— route																
	vallée de Bou.																
	o N'DOROLA : chef - lieu de secteur																
	o Morolaba : chef - lieu de sous - secteur.																

Chapitre 5 : La production du village de Morolaba

Le Burkina Faso est un gros producteur cotonnier (carte n° 3) avec la prédominance de deux régions : les Hauts-bassins et le Mouhoun dont les conditions climatiques sont très favorables.

La production nationale en 1986 était de 115 000 tonnes dont 80 % pour ces deux régions.

Le secteur de N'Dorola dans lequel est situé Morolaba fournit 22 % de la production régionale des Hauts-bassins (carte n° 4).

Le sous-secteur de Morolaba fournit 22 % de la production du secteur de N'Dorola. Bon an mal an, il fournit en moyenne 23 % de la production soit environ 1 800 tonnes.

La culture cotonnière a pu ainsi s'imposer à un système agricole jusqu'alors traditionnel malgré de nombreuses difficultés.

Quel sera l'impact socio-économique de la culture du coton dans cette agriculture traditionnelle ?

Quelle sera la réaction de la société Sénoufo ?

Troisième partie : Les transformations de la vie rurale

La culture du coton s'est imposée au monde rural et suscitera de nombreuses transformations en son sein. Comment se feront ses modifications ? Quel sera l'impact de la culture cotonnière sur les plans rural, économique et social ?

Chapitre 6 : L'amélioration des techniques et méthodes culturales

L'introduction de la culture cotonnière va apporter beaucoup de transformations sur le plan agricole.

6.1 La mécanisation

La culture cotonnière nécessite un minimum de moyens techniques et de connaissances pratiques : équipement pour la culture attelée, utilisation d'engrais et de produits phytosanitaires et même de la motorisation.

- La culture attelée

Son introduction en milieu rural est liée au développement de la culture du coton. Elle est particulièrement adaptée aux différentes opérations de préparation et d'entretien des champs. 90 % des paysans interrogés estiment que sans cet équipement, la culture cotonnière leur prendrait plus de temps. Les paysans de Morolaba l'ont tellement compris qu'à nos jours 48 % d'entre eux possèdent au moins une paire de boeufs et une charrue ; 9 % un semoir ; une sarcleuse et une butteuse.

Selon les statistiques du sous-secteur de Morolaba, il y avait durant la campagne 1986-1987, 645 boeufs de trait dans le village. Sur un total de 475 exploitations recensées, 132 sont équipées pour la culture attelée dont 120 charrues (toutes marques confondues) 56 sarcleurs et 54 butteurs.

La majorité de la population de Morolaba pratique la culture attelée car même ceux qui n'ont pas cet équipement le louent ou l'empruntent. A ce titre voyons la situation de la culture attelée à Morolaba à travers ce tableau.

- La motorisation

Son introduction est récente dans l'agriculture burkinabè mais déjà le nombre de tracteurs augmente considérablement au fil des années.

Tableau n°2 : Localisation et années d'implantation
de la motorisation dans les Hauts-Bassins

O.R.D.	Secteurs	Nombre de tracteurs/année d'implantation									
		1978	1979	1980	1981	1982	1983	1984	1985	1986	TOTAL
HAUTS- BASSINS	<u>Houndé</u>	3	2	5	-	-	-	3	3	6	22
	<u>Bobo-Nord</u>	-	2	-	2	6	1	15	16	16	58
	<u>N'Dorola</u>	-	-	-	-	4	4	17	12	19	56
	TOTAL	3	4	5	2	10	5	35	31	41	136

Source : Rapport de campagne annuelle 1985-1986

Tout comme la culture attelée, la motorisation intervient dans l'agriculture parce qu'elle s'adapte mieux aux conditions nouvelles agricoles qui demandent plus d'espace et de temps. Le secteur de N'Dorola a vu l'installation d'une cellule motorisée en 1984 et en 1986 on en comptait 56 tracteurs dont 5 pour le village de Morolaba.

Cet équipement reste toujours loin de la portée de tous les paysans par son prix. Une politique de crédit est actuellement menée conjointement par la SOFITEX et la CNCA (Caisse Nationale de Crédit Agricole) pour doter les paysans de tracteurs mais les conditions d'octroi demeurent difficiles pour les paysans moyens.

Introduit par le biais de la culture cotonnière, la motorisation s'est élargie aux autres cultures (tableau n°3).

Tableau n° 1 : Culture attelée à Morolaba

Opérations culturales		Superficies labourées (ha)			Superficies semées			Superficies sarclées			Superficies buttées		
		C.M.	C.A.	Total	Poule	Lignes	Total	C.M.	C.A.	Total	C.M.	C.A.	Total
CULTURES VIVRIERES	Sorgho	125 900	67 400	193 300	24 200	201 500	257 700	101 400	45 100	146 500	500	4 400	4 900
	Maïs	17 700	81 800	99 500	-	100 500	100 500	35 700	64 700	100 400	2 200	17 800	20 000
	Mil	8 500	9 200	17 700	1 000	17 600	18 600	11 400	6 000	17 400	-	-	-
	Fonio	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
CULTURES RENTE	Coton	40 000	189 500	229 500	-	232 500	232 500	150 700	78 000	228 700	4 300	54 500	58 800
	Arachide	400	1 300	1 700	-	1 700	1 700	-	-	-	-	-	-
	Sésame	-	5 000	5 000	5 000	-	5 000	-	-	-	-	-	-
Total		192 500	354 200	546 700	30 200	553 600	584 000	299 200	193 800	493 000	7 000	76 700	83 700

C.A. : Culture Attelée - C.M. : Culture Manuelle

Sources : Archives du sous-secteur de Morolaba (1987)

La culture attelée est largement introduite dans l'agriculture. Elle n'est plus l'apanage exclusif de la culture cotonnière. Elle s'est étendue aux cultures céréalières. En effet, durant la campagne 1986-1987, 384 200 hectares ont été labourés pour la culture attelée sur un total de 546 700 hectares.

On peut dire que la culture attelée contribue pour 65 % à la mise en exploitation du terroir villageois de Morolaba.

Sur ces 384 200 ha, 189 500 soit 53,50 % portaient du coton, 19 % pour le sorgho, 23 % pour le maïs, 2 % pour le mil, 1,5 % pour le sésame et 0,5 % pour les arachides (Tableau n° 1).

Parmi toutes les cultures, le coton dépasse la moitié des surfaces labourées en culture attelée. La culture cotonnière est presque totalement pratiquée en culture attelée car sur un total de 299 500 ha labourés, 83 % l'ont été à la charrue.

La totalité des surfaces semées en coton l'ont été au semoir. Il en est de même pour le maïs et l'arachide (tableau n° 1).

Concernant les surfaces sarclées, sur un total de 493 000 ha, 193 000 l'ont été en culture attelée, soit 39 %. Sur ces 193 000 ha, 40 % l'ont été pour le coton, 33 % pour le maïs, 23 % pour le sorgho et 4 % pour le mil (tableau n° 1).

Enfin, nous avons 83 700 ha buttés dont 76 700 pour la culture attelée, soit 92 %. Sur ces 76 700 ha, 71 % l'ont été pour le coton, 23 % pour le maïs et 6 % pour le sorgho blanc (tableau n° 1).

Tableau n° 3 : Résultats de la cellule motorisée
de N'Dorola (1985-1986)

Cellule	Cultures	Superficies cul- tivées (ha)	Production (Kg)	Rendements/ ha kg
N' D O R O L A	Coton	581 (37 %)	777 626 (25 %)	1 340
	Maïs	505 (34 %)	1 180 389 (35 %)	2 337
	Mil	14	12 459	890
	Sorgho	396 (25 %)	396 383 (14 %)	1 000
	Arachide	6	3 280	535
	Riz	8	42 350	5 294
	Sésame	48	13 110	270
	Haricot	0,5	300	600
	Soja	-	-	-
	Pastèques ...	22	634 500 (24 %)	29 170
	Calebasses ..	2	-	-
	T O T A L	1 585,5	3 060 397 Kg	

Sources : archives du secteur de N'Dorola

Durant la campagne 1985-1986, la cellule motorisée de N'Dorola a labouré une superficie de 1 580,5 ha dont 37 % consacré au coton, 34 % pour le maïs et 25 % pour le sorgho. La production totale de la cellule s'est élevé à 3 060 397 Kg.

La production totale de la cellule s'élevait à 3 060 397 Kg dont 25 % pour le coton, 35 % pour le maïs, 14 % pour le sorgho et 24 % pour les pastèques.

L'intensification (engrais chimiques)

Selon Glander (1957)(1) , la productivité du coton va de paire avec l'utilisation de l'engrais chimique.

Par ailleurs il dit que la dose suffisante en fumure minérale pour produire 100 Kg de fibres cotonnières est la suivante :

7,32 Kg d'azote (N), 3,07 Kg d'oxyde de potassium (K₂O), 2,93 Kg d'oxyde de phosphore (P₂O₅), 0,75 Kg d'oxyde de calcium (Ca) et 1,31 Kg d'oxyde de magnésium (MgO). Tous ces constituants se trouvent dans l'engrais chimique utilisé par nos paysans : le NPK et l'urée. La dose moyenne d'engrais chimique NPK est de 137 Kg/ha.

(1) Auteur d'ouvrages agronomiques sur le cotonnier

Le manque de terre provoqué par l'extension des cultures et l'appauvrissement des terres par l'érosion entraîne la dépendance des cultures à l'égard des engrais chimiques. Leur utilisation ne cesse de croître (tableau n°4).

Tableau n° 4 : Utilisation d'engrais chimiques dans les Hauts-bassins (1983-1986)

Année	1983-1984			1984-1985			1985-1986		
	Surfaces fumées	Surfaces totales	Surfaces fumées	%SF/ST	Surfaces totales	Surfaces fumées	% SF/ST		
Bobo N.	8 868	11 000	10 402		11 557	10 470			
Bobo Sud	859	1 200	1 162		2 094	1 846			
Houndé	6 752	9 000	7 975		10 150	9 534			
Orodara	1 102	1 600	1 483		2 022	2 017			
N'Dorola	5 219	6 500	5 538		6 510	5 554			
TOTAL	22 810	29 300	26 560	91 %	32 333	29 421	91 %		

Source : Rapport annuel campagne 1985-1986 de la SOFITEX

% SF/ST = Pourcentage Superficie Fumée/Superficie Totale

Sur 29 300 ha labourés en 1984, 91 % ont été fumés. Ce même pourcentage a été obtenu en 1985, montrant ainsi le niveau très élevé de la fertilisation chimique.

Selon nos enquêtes, 93 % des paysans utilisent des engrais chimiques.

L'utilisation des engrais chimiques s'est étendue aux autres cultures (tableau n° 5) :

Tableau n° 5 : Répartition de l'engrais chimique
entre le coton et les autres cultures

Engrais Chimique	Coton (ha)	Céréales + divers (ha)	T O T A L
Urée %	920 36,73	1 586 63,27	2 506
N.P.K. %	10 448 51,17	9 971 48,83	20 419
T O T A L			

Source : Rapport annuel de la SOFITEX 1984-1985

Sur 20 419 ha fumés avec le NPK, 51,17 % le sont pour le coton et 48,83 pour les céréales et divers (maraîchage).

Sur 2 506 ha fumés avec l'urée, 36,73 % le sont pour le coton et 63,27 % pour les céréales (principalement le maïs).

La consommation de l'urée est en constante croissance depuis quelques années sur toutes les cultures. Ceci est dû aux efforts de vulgarisation sur le coton et le maïs, mais aussi aux achats réguliers des plaines rizicoles et aux emplois divers en maraîchage et en arboriculture.

Les superficies fertilisées avec NPK représentent 82 % des surfaces totales.

- Le traitement phytosanitaire

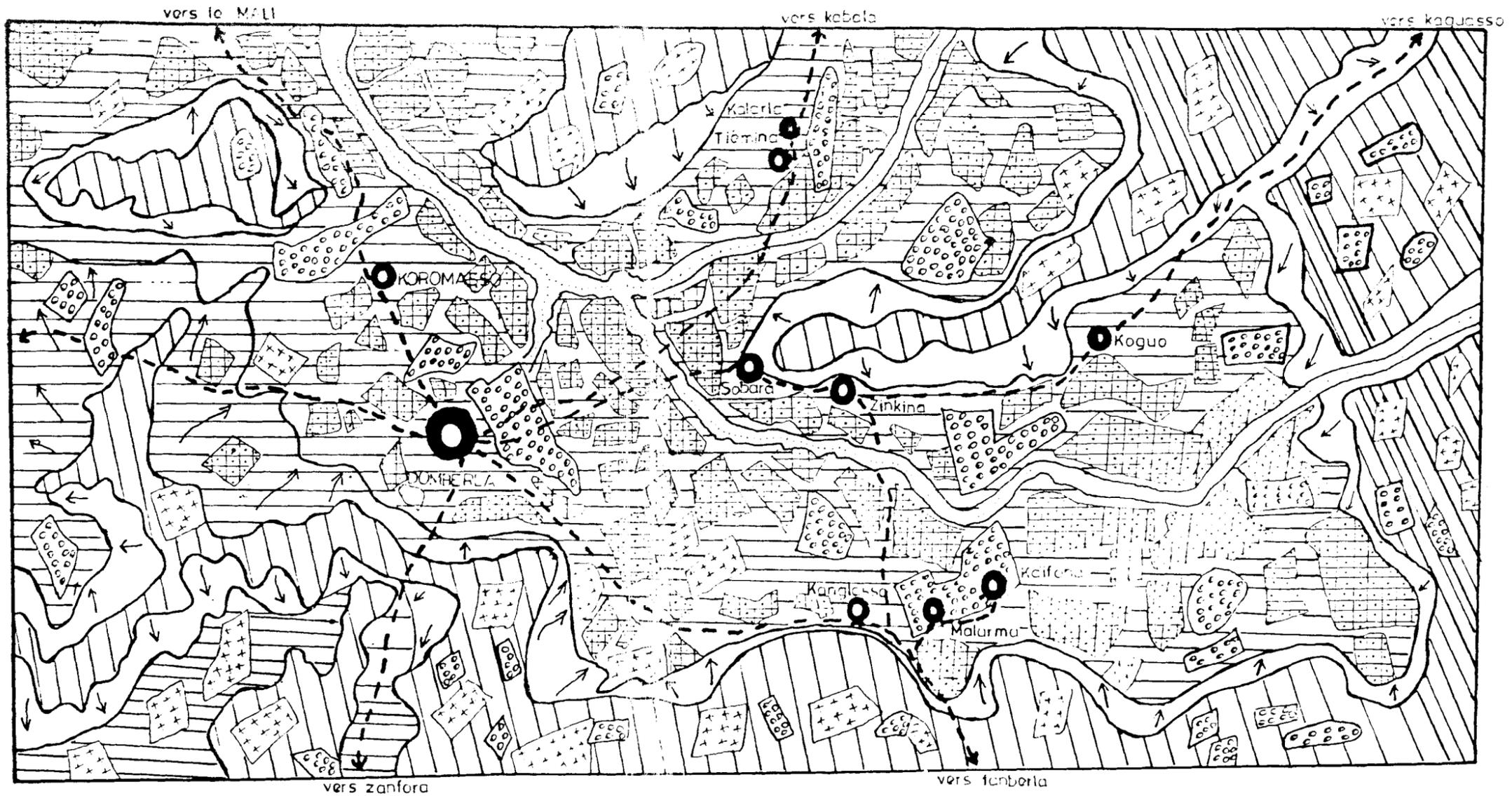
L'amélioration des traitements insecticides en nombre de passages par hectares, ainsi que l'accroissement des superficies cultivées en coton expliquent les demandes plus importantes chaque année.

Durant la campagne 1984-1985, les superficies traitées 3 fois (ce qui est le minimum pour assurer une protection phytosanitaire efficace) représentent 83 % des surfaces totales ensemencées en coton contre 71 % en 1983. Mieux encore, les superficies traitées 4 fois, presque inexistantes il y a de cela quelques années, sont passées de 50 % des surfaces totales en 1983 à 70 % en 1985.

Le traitement phytosanitaire se limite jusqu'à présent à la seule culture du coton.

Cependant, l'acquisition de nouvelles techniques et moyens de production a entraîné non seulement un accroissement rapide de l'occupation des sols mais aussi le déplacement des champs, notamment ceux des versants de collines vers le bas-fond (carte n° 5 et n° 6 : occupation des sols en 1952 et en 1981), essentiellement pour des raisons de commodité.

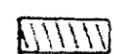
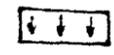
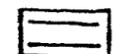
OCCUPATION DES SOLS EN 1981



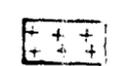
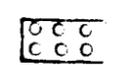
SOURCE : Mission 81 033 -B (BOBO) P.V.A n° 8480 ; 8481 ; 8482

LEGENDE

GEOMORPHOLOGIE

-  colline
-  versant de colline
-  bas-fonds
-  cours d'eau

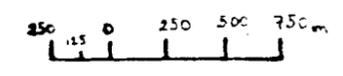
CULTURES

-  parcelles cultivées
-  jachères récente
-  jachères ancienne

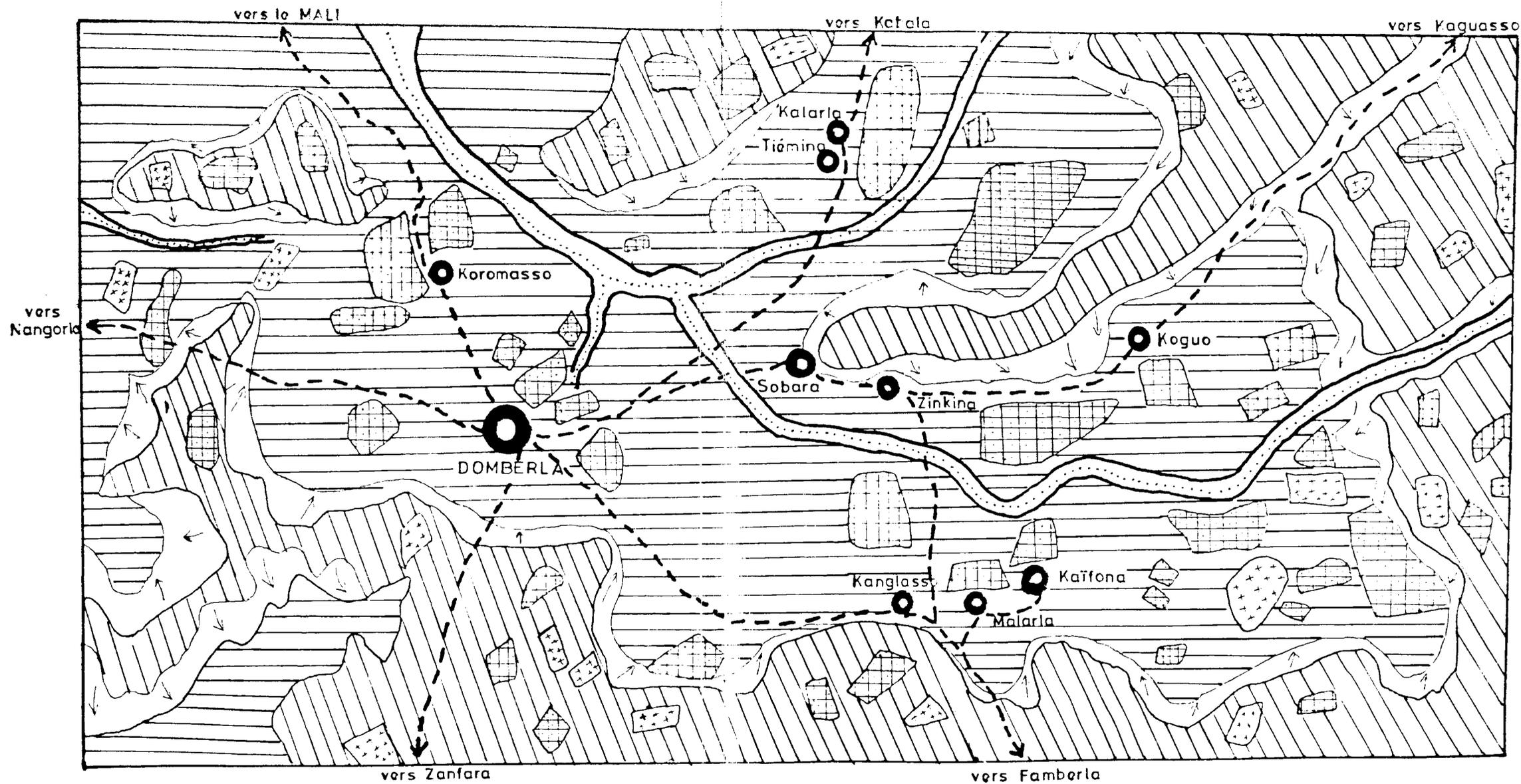
DIVERS

-  quartier d'habitation
-  route

échelle 1/25 000²



OCCUPATION DES SOLS EN 1952



SOURCE Mission A.O.F 003-1952 N.C.30.XIX . P.V.A n° 363 ; 364 ; 365

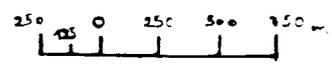
LEGENDE

- GEOMORPHOLOGIE**
- colline
 - versant de colline
 - bas-fonds
 - cours d'eau

- CULTURES**
- parcelle cultivée
 - jachère

- DIVERS**
- quartier d'habitation
 - route

échelle 1/25000^e



En effet, la culture attelée ne peut se pratiquer sur un terrain ayant une pente relativement forte. Il en est de même pour l'utilisation de l'engrais que l'eau de ruissellement risque de transporter ailleurs en l'absence de sites anti-érosifs comme c'est le cas à Morolaba.

Compte tenu de sa morphologie, c'est environ la moitié du village qu'il faut soustraire à l'usage de la culture attelée.

Il en résulte une forte pression sur les terres de bas-fond, caractérisée par un raccourcissement du temps de jachère et une consommation accrue d'engrais chimiques.

Par ailleurs, l'augmentation de la population rurale pour le même espace agricole fait que le problème de terre se pose avec acuité. Certains paysans (43 % des personnes interrogées) craignent de manquer bientôt de terres, pendant ce temps d'autres acquièrent des moyens aratoires plus performants (tracteurs). Le calendrier agricole traditionnel se trouve nécessairement modifié.

Les préparatifs pour les semis commencent plus tôt que d'habitude et cela se répercute sur l'ensemble de la campagne agricole.

On termine les récoltes fin janvier avec le coton au lieu de fin novembre quand il n'y avait que les céréales.

Le coton prolonge d'au moins deux mois la campagne agricole, si bien que le paysan ne dispose plus d'assez de temps pour la réfection de son habitat ou pour tout autre travail domestique.

La culture cotonnière transforme profondément le système traditionnel de production agricole. Cette transformation sera lente mais progressive. Cette modernisation agricole s'est manifestée avec la culture cotonnière car l'octroi de tout crédit visant à doter le paysan d'une quelconque technique ou méthode agricole nouvelle reposait sur la garantie financière qu'offre la culture cotonnière.

De nos jours, les autres cultures commerciales (arachides, sésame, maraîchage) contribuent à mieux asseoir cette agriculture nouvelle.

Quelles sont les transformations économiques engendrées par la culture cotonnière ?

Chapitre 7 : Une nouvelle manière de vivre

7.1 : Apparition et développement d'une nouvelle activité : le commerce

Le coton a représenté 54 % des exportations du Burkina en 1984. En 1986, il a permis l'injection d'une masse monétaire de onze milliards de F CFA dans l'économie du pays.

A Morolaba, le coton a été à l'origine des transformations de systèmes de production en pays Sénoufo.

Vivant jadis dans une économie d'auto-consommation, la société Sénoufo s'ouvre peu à peu au monde extérieur grâce à l'économie de marché instaurée par la culture du coton. Avec cet argent, les échanges du monde rural vont se développer et atteindre les grandes villes pourvoyeuses d'articles de modernisation. 8 % des paysans producteurs de coton utilisent leurs revenus durant la morte saison pour des activités annexes de petit commerce. C'est ainsi que certains ont utilisé les revenus du coton pour ouvrir des boutiques proposant des articles de première nécessité.

Après chaque campagne, le stock des boutiques est renouvelé et agrandi.

Nous avons aujourd'hui à Morolaba 3 grandes boutiques où l'on peut se procurer tous les articles de première nécessité. Durant la saison sèche, les propriétaires de ce commerce se livrent à un trafic des marchandises entre les deux pays (il est à noter que Morolaba se trouve à la frontière du Mali et du Burkina Faso).

Très rapidement ces commerçants développent leurs fonds de commerce et deviennent ainsi de très grands commerçants. En même temps que les revenus de ce commerce alimentent les caisses pour de nouveaux investissements en articles de vente ; ils servent aussi à supporter les dépenses occasionées par les opérations culturelles pendant la campagne agricole.

A la longue, ces deux activités qui jadis étaient distinctes (agriculture et commerce) se trouvent confondues car toutes deux sont basées (alimentées) sur (par) le même fonds. Elles sont complémentaires et se construisent l'une l'autre. Hormis les grandes boutiques, nous avons aussi une douzaine de petites boutiques installées dans les différents quartiers qui ravitaillent la population en pétrole, cigarettes et autres marchandises diverses.

Cette extension de l'agriculture au profit du commerce change beaucoup les relations ville-campagne avec une plus grande ouverture de cette dernière sur le monde extérieur.

Outre les "paysans-boutiquiers", on rencontre à Morolaba d'autres paysans qui préfèrent investir les revenus du coton dans l'achat de bétail (boeufs, chèvres, moutons) en campagne pour le revendre en ville (Bobo-Dioulasso) et même souvent en Côte-D'Ivoire.

Au nombre de 4 dans le village, ces "paysans-commerçants de boeufs" ont le monopole d'achat et de vente du bétail.

Par vague de 15 à 20 boeufs, ces paysans conduisent le bétail vers Bobo où ils réalisent de grandes marges bénéficiaires. A chaque voyage ils peuvent réaliser un bénéfice allant de 50 à 100 000 F CFA.

Ainsi, de voyage en voyage, ils font fructifier leurs revenus jusqu'à la prochaine campagne agricole. Ces paysans profitent de cette activité commerciale pour choisir leurs animaux de trait.

Enfin nous avons des paysans cotonniers qui préfèrent se livrer au trafic du poisson qu'ils achètent au Mali. Ce sont de petits producteurs, ceux-là qui n'ont pas de grands revenus. Ceux-ci parcourent tous les villages voisins en saison sèche pour écouler le poisson.

Après quelques années de ce commerce, la plupart de ces commerçants acquièrent de nouveaux outils de production qui augmenteront leur production cotonnière. Avec l'argent de ce coton ils pourront acheter plus de poisson et faire plus de bénéfice.

Toutes ces activités de commerce ont pour base les revenus du coton. mais à la longue, le coton qui était la seule source de revenus du paysan devient un moyen pour se faire plus d'argent à travers le commerce. Très souvent, quand les revenus deviennent importants, un membre de la famille est détaché pour s'occuper uniquement du commerce. C'est lui qui ira chaque fois en ville vendre les boeufs. C'est lui qui gèrera la boutique ou encore voyagera à travers le pays pour vendre le poisson.

7.2 Autres signes de changement

Les revenus du coton servent aussi à transformer l'habitat, les moyens de locomotion et les repas.

a) L'habitat

Les matériaux de construction changent. Progressivement le ciment et la tôle ondulée remplacent la terre battue (banco) et les bois de charpente.

L'habitat traditionnel se desserre. 38 % des familles possèdent une maison en tôle grâce aux revenus du coton. Le village présente un aspect disparâtre où la tôle et le toit en terre battue s'entremêlent.

La culture du coton a entraîné une concurrence telle entre les paysans que chaque année il y a une dizaine de nouvelles constructions de maisons en tôle qui surgissent.

Le noyau traditionnel du village garde une toiture en terrasse avec des maisons resserrées et les maisons en tôles ceinturent cet ancien quartier. Ce découpage très net de la structure du village aurait été visualisé sur une carte si nous disposions de photographies aériennes récentes du terroir (seules les P.V.A. de 1952 nous ont permis de cartographier le noyau traditionnel du village) (voir 1.3).

b) Le transport

Toutes les familles possèdent au moins un vélo, 34 % d'entre elles une mobylette ou une moto dont une prédilection pour la Honda CG 125 considérée comme le signe d'aisance sociale. Aussi, toutes les familles tiennent-elles à s'en offrir une pour le prestige.

Par contre la charette est une acquisition très utile pour le transport de divers produits entre les champs et le village : récoltes, engrais. Ce qui allège considérablement le travail des femmes habituellement chargées de ces tâches.

Tous ces biens sont acquis grâce aux revenus de la culture du coton.

c) Les habitudes alimentaires

Le riz et les pâtes alimentaires jadis réservés pour les grandes cérémonies deviennent des produits de consommation courante. Dans de nombreuses familles, le café noir ou au lait remplace la bouillie de mil. L'art culinaire repose de plus en plus sur les "cubes" maggi et autre Tanti au détriment du "soumbala" traditionnel.

De même, l'huile de coton ou dinor remplace le beurre de karité à l'occasion des fêtes. Les gâteaux à base de farine de blé disputent le marché aux galettes traditionnelles qui utilisent les céréales locales.

Le "dolo" se trouve dans la même situation face aux bières SOBBRA et BRAKINA et au vin.

Sur le plan collectif, les revenus du coton servent à l'entretien des principaux axes de communication qui relient les villages.

En 1984-1985 la SOFITEX a mis à la disposition des villages les plus méritants une somme de 100 millions de F CFA répartie entre les ex ORD suivants : les Hauts-bassins 32,5 millions, la Bougouriba 15 millions, la Comoé 10 millions et les A.V.V. (Aménagement des Vallées des Volta) 10 millions.

Ces fonds ont servi selon les besoins locaux à la construction d'écoles, de dispensaires, de maternités, de ponts, ...

Dès lors, on peut dire que le coton a beaucoup transformé la vie du village. Il a freiné l'exode rural. Les jeunes savent qu'en restant au village, ils pourront acquérir plus facilement les objets de luxe qu'ils seraient tentés d'aller chercher en ville.

7.3 : Les transformations sociales

La culture cotonnière avec ses retombées financières bouleverse la vie sociale traditionnelle.

Les rapports basés sur l'argent conduisent à l'individualisme et à l'égoïsme humain. la solidarité et la collaboration disparaissent des campagnes. cela se ressentira principalement au niveau de quelques points de repère : la famille et la tradition.

a) Au niveau de la famille

L'apparition de la monnaie apporte un changement profond dans les relations sociales au sein de la grande famille.

La gestion des revenus monétaires du coton entraîne des disputes qui viennent à bout de la cohésion et de l'union des membres de celle-ci. Le plus souvent, ces mésententes ont pour origine un conflit de générations ; les plus âgés, par expérience, prennent des précautions pour des lendemains incertains. Les jeunes veulent tout et tout de suite. Mais il arrive aussi que les notables ne fassent pas preuve de sagesse dans la gestion du bien familial qu'ils confondent avec leur porte-feuille personnel.

Ainsi, les grands domaines éclatent en petites exploitations regroupant les membres d'un ménage : l'homme, sa ou ses femmes et leurs enfants.

Tous les jeunes en âge de se marier réclament des parcelles individuelles qu'ils exploitent en y mettant du coton. Les champs de céréales continuent à être exploités en commun.

Mais peu à peu, le jeu des intérêts égoïstes individuels amène chacun à amputer sur le temps qu'il doit au champ commun au profit de son champ de coton.

A la longue, les petites familles prennent totalement leur autonomie vis-à-vis de la grande famille.

Nos enquêtes de terrain ont conduit au constat suivant :

- 11 % de familles ont plus de 10 membres,
- 46 % ont entre 5 et 10 membres,
- 43 % ont moins de 5 membres.

Puisque la taille des unités d'exploitations a diminué alors il se produit un phénomène nouveau dans la société sénoufo "Nanergué" : l'intégration de la femme et de l'enfant dans la production agricole.

Les femmes possèdent également leurs parcelles individuelles où elles cultivent le coton ou le sésame.

Par ailleurs, des associations de femmes entretiennent des champs collectifs de coton ou de sésame.

En outre, ces associations louent leur force de travail à qui le désire pour effectuer diverses opérations culturales.

Les enfants ne sont pas à l'abri des mutations sociales. Selon la tradition Sénoufo, l'enfant ne devenait un homme qu'après son initiation vers l'âge de 14-15 ans. C'est alors qu'il participait aux travaux champêtres. Avant il était soumis à des tâches de surveillance au champ ou à la garde des animaux domestiques pendant la période des cultures.

De nos jours, l'enfant n'attend plus l'initiation avant d'aller aux champs. Dès l'âge de 7 à 8 ans, il doit suivre son père au champ où il sert à boire et guide l'attelage. On lui donnera ensuite une petite daba pour le préparer progressivement à participer aux travaux champêtres. Ce souci d'avoir le maximum de bras dans les champs fait que les parents hésitent à envoyer les enfants à l'école.

Nos enquêtes de terrain ont montré que seul 5 % des enfants sont scolarisés. Ajouté à ce souci de disposer de main-d'oeuvre suffisante au champ, les premières expériences de l'école française ont fortifié cette idée chez les paysans que tout enfant qui va à l'école du blanc devient un parasite de la société. Non seulement il ne réussit pas à l'école comme le voudrait son père, mais encore il n'arrive plus à s'adapter aux durs travaux champêtres.

Ce sont ces enfants qui viennent grossir le nombre des délinquants en ville.

Cette intégration précoce des jeunes dans la production agricole est due à un besoin grandissant de main-d'oeuvre qu'exige l'extension des surfaces exploitées.

Elle est aussi due à la désintégration des grandes unités de production. Chaque petite cellule familiale est réduite à compter sur ses propres forces ou à déboursier de l'argent pour faire effectuer les travaux.

Ces jeunes enfants déjà initiés aux durs travaux champêtres, le sont aussi face aux dures réalités de la vie quotidienne. Très vite ils prennent goût à la vie et à la "liberté". Ils veulent aussi goûter aux fruits de leurs efforts. Conscients de la force de leur position, ils exigeront des parents des bicyclettes et autres biens de luxe (montre, postes radio, ...) sous peine de les voir quitter le village.

Le plus souvent, ils veulent avoir leurs champs individuels de coton.

b) Au niveau de la tradition

L'individualisme né avec l'introduction de l'argent dans la société met fin à toutes les pratiques de solidarité.

L'organisation socio-économique traditionnelle s'effrite. Les associations de culture (entre-aide culturelle et associations de culture pour dot) disparaissent peu à peu.

De nos jours, seulement 22 % des unités d'exploitation ont encore recours aux associations d'entre-aide culturelle. 38 % participent à des associations de cultures pour dot.

Par contre, les associations louant leurs services se multiplient. 50 % des unités d'exploitations sollicitent le travail de ces associations.

Aucun paysan, propriétaire d'un attelage ne consent à le prêter à autrui.

Il le loue à 10 000 F CFA l'hectare labouré ou contre dix journées de travaux manuels ; la plupart des pratiques traditionnelles se monétarisent.

Le principe des prestations de travail aux beaux parents combattu par l'islam est en perte de vitesse. Aussi, accepte-t-on en lieu et place des billets de banque plus discrets. Les cérémonies coutumières changent de visage. La période de leur célébration a été déplacée. Au lieu de la fin des récoltes comme cela se faisait de coutume, désormais c'est après l'achat du coton et principalement quand les paysans entrent en possession de leur argent que les cérémonies sont célébrées.

Ensuite, les fêtes changent de forme. Par exemple les funérailles étaient jadis célébrées par tout le village.

Les parents et alliés du défunt remettaient aux danseurs et aux autres participants des cauris blancs.

De nos jours elles ne concernent plus que la famille du défunt qui, au lieu de cauris est tenu de remettre des billets de banque aux danseurs.

Enfin, le prestige social repose de plus en plus sur les signes extérieurs de la richesse tels que l'habitat, les moyens de locomotion et les repas.

Ces différentes transformations ont beaucoup modifier la société sénoufo qui est en pleine phase de mutation.

CONCLUSION GENERALE

Au terme de notre étude sur "la culture du coton et les transformations socio-économiques engendrées dans le monde paysan", plusieurs constats sont à faire :

L'aménagement de tout terroir nécessite l'interaction entre les éléments physiques et l'homme.

Vivant presque en vase clos comme la plupart des sociétés africaines avant l'indépendance, la société Sénoufo a su édifier avec les moyens de bord et dans son environnement géographique une économie de subsistance qui répondait à ses besoins.

C'est alors que la culture cotonnière fut introduite dans cette société par la colonisation.

D'abord hésitante à ses débuts, elle ne tarda pas à conquérir les populations paysannes qui en font sienne.

C'est ainsi que durant la campagne 1986-1987 la seule production cotonnière a permis l'apport de 11 191 333 000 F de devises étrangères dans les finances nationales. Cette culture cotonnière allait beaucoup transformer le monde rural aussi bien sur les plans agricole, économique que social. On assiste à un changement de mentalité paysanne vers une production quantitative et qualitative. Les moyens et les techniques de production agricole changent et s'améliorent d'année en année pour une plus grande rentabilité.

L'agriculture se défait peu à peu de son carcan pour servir de tremplin à une autre activité de développement : le commerce. Les habitudes et les comportements sociaux changent aussi.

Si toutes ces transformations ont été engendrées par l'introduction du coton, elles pouvaient l'être aussi par toute culture de rente en milieu traditionnel.

Le riz de la vallée du Kou, celui de Banzon, les cultures maraîchères de Desso et autres périmètres aménagés attestent que l'introduction de la monnaie dans un système d'économie de subsistance conduit toujours à de tels résultats.

Cela nous conduit à nous poser un certain nombre de questions sur l'avenir du coton dans la zone et au niveau national.

Entre les cultures commerciales et les cultures vivrières, quel équilibre trouver ? Longtemps accusées d'être les causes des disettes en Afrique et au Burkina Faso en particulier, les cultures de rente constituent de nos jours un allié sûr pour atteindre une autosuffisance alimentaire véritable de par les arrière-effets de celles-ci. Les plus grands producteurs de coton sont aussi les plus grands producteurs céréaliers.

C'est à ce titre que la culture cotonnière est encouragée au Burkina Faso à travers des décisions comme "produire et consommer burkinabè", le port du "Faso Fani" et du "Faso Dan-fani" qui est très encouragé. Cette politique assure d'autres débouchés à la culture cotonnière autre que sa traditionnelle exportation.

Quelques problèmes cependant subsistent quant au plein épanouissement de cette culture. Ce sont entre autres le prix d'achat à l'étranger et la détérioration des termes de l'échange entre pays ACP et CEE.

Les confrontations subsistent toujours et un consensus est loin d'être envisagé compte tenu des intérêts très divergents des deux parties.

L'avenir du coton reste toujours très inquiétant tant que les pays producteurs ne seront pas libres d'imposer leur prix aux pays demandeurs. Il en est de même pour tout produit brut servant de matière première à l'industrie européenne. C'est tout l'avenir économique de l'Afrique qui est menacé.

B I B L I O G R A P H I E

1) Rapports

a) Rapports de campagne

N° d'ord	Titres	Editions	Type	Année d'édition	Pages
1	La campagne cotonnière 1970-1971	C.F.D.T.	Rapport annuel	Juillet 1971	47
2	La campagne cotonnière 1979-1980	Sofitex	Rapport annuel	Juillet 1980	53
3	La campagne cotonnière 1980-1981	Sofitex	Rapport annuel	Juillet 1981	56
4	La campagne cotonnière 1981-1982	Sofitex	Rapport annuel	Juillet 1982	58
5	La campagne cotonnière 1982-1983	Sofitex	Rapport annuel	Juillet 1983	62
6	La campagne cotonnière 1983-1984	Sofitex	Rapport annuel	Juillet 1984	56
7	La campagne cotonnière 1984-1985	Sofitex	Rapport annuel	Juillet 1985	57
8	La campagne cotonnière 1985-1986	Sofitex	Rapport annuel	Septemb.1986	64

b) Rapports d'étude

N° d'ord	Nom et prénoms de l'auteur	Titre du rapport	Edition	Type	Année	Pages
9	PALE Samidou	Etude des problèmes d'introduction et d'extension de la culture attelée dans l'ORD de la Bougouriba	I.S.P.	Rapport de stage	-	-
10	PARE Théophile	Etude comparative entre la culture attelée et la culture manuelle : village de Boni	I.S.P.	Rapport de stage	1982	56

II) Mémoires, ouvrages, périodiques et thèses

a) Mémoires

N° d'ord	Nom et prénoms de l'auteur	Titre du mémoire	Edition	Type	Année	Pages
11	COMBASSERE O.	Contraintes et problèmes d'équilibre entre cultures céréalières et cotonnière au sein des exploitations du secteur de Houndé : ORD des Hauts-bassins	I.S.P.	Mémoire Ingénieur Agronome	1982	133
12	KABORE T. J. H.	Les problèmes de développement agricole en Haute-Volta	Poitier fac. des Sces économ.	Mémoire D.E.S	1977	97
13	NAJOUR Samahila	La culture cotonnière au Niger et son impact sur le monde rural : cas de deux départements producteurs : Tahoua et Maradi	ESLSH	Mémoire de maîtrise Géo	1978	67
14	OUATTARA Nobéré	La réponse d'un terroir à l'insertion de la culture cotonnière dans un système agricole traditionnel du village de Silorola	ESLSH	Mémoire maîtrise Géo	1985	144
15	TAPSOBA K. A. Michel	La culture attelée dans la modernisation de l'agriculture voltaïque : situation actuelle, problèmes et objectifs	Kati-bougou	Mémoire élevage	1975	56
16	TRAORE Boureima	La culture attelée et le crédit agricole dans la promotion de l'ORD de la boucle de la Volta Noire	Kati-bougou	Mémoire de Technicien Supérieur Agronome	1980	-

b) Ouvrages

N° d'ord	Nom et prénoms de l'auteur	Titre du mémoire	Edition	Année	Pages
17	Bigot Y.	Fertilisation, labour et espèce cultivée en situation de pluviosité incertaine du centre de Côte D'Ivoire. Synthèse des principaux résultats d'un test de différents systèmes culturaux de 1967-1971	Dans agronomie tropicale XXXIII n° 3	Juillet septembre 1977	P 242-247
18	Dumont René	Quelques bases d'une politique agricole voltaïque	Fontenay-sous-bois	1978 ?	9 P
19	Lang H. et R. Bartsh	Evaluation de l'intérêt économique de méthodes culturales améliorées en condition d'incertitude climatique présenté à l'exemple de la région centre de Côte-D'Ivoire	Dans agronomie XXXII n° 3	Juillet Septembre 1977	P 248-256
20	Michotte Jean	Innovations et transformations du milieu rural en Côte-D'Ivoire : la diffusion du coton Allen dans la zone dense à l'Ouest de Bouaké	ESLSH maîtrise Géo Dans cahiers ORSTOM séries sciences humaines vol. VII n° 4	1985 1970	144 P 7-19
21	Richard L.	La fertilisation minérale de la culture cotonnière en Haute-Volta	I.R.C.T.	1982	11 P
22	R. Lagièrre	Le cotonnier dans collection Technique agricole et production tropicale	Maisonmeuve et Parose	1966	299 P

c) Périodiques et analyses

N° d'ord	Titre	Type	Numéro	Année
23	République de Haute-Volta : Marchés africains de produits voltaïques	Analyses		1962
24	Marchés tropicaux et Méditerranéens	Périodique	2 133	26 septemb. 1986

d) Thèses

N° d'ord	Nom et prénoms de l'auteur	Titre de la thèse	Edition	Types	Année	Pages
25	PALE O. Frédéric	Connaissance du milieu et développement rural au Sud-Ouest de Haute-Volta : les problèmes d'intégration du paysan Lobi dans l'agriculture moderne	Strasbourg I	Thèse de 3 ^e cycle Géographie	1980	208
26	PARE Emile	Les transformations géographiques et socio-économiques liées à l'introduction de l'agriculture commerciale (coton) chez les Bwa. BF		Monpellier III thèse de 3 ^e cycle géographie	1976	255

A N N E X E S

Annexe 1 : Cartes, figures, tableaux

Cartes :

Carte n° 1 : Carte climatique du Burkina Faso 1984-85	P. 2
Carte n° 2 : Carte de comparaison entre isohyète de 1979 et 1984	P. 6
Carte n° 3 : Répartition géographique de la production cotonnière par O.R.D. 1982	P. 33
Carte n° 4 : Répartition géographique de la production cotonnière par secteur O.R.D. des Hauts-bassins (1985)	P. 34
Carte n° 5 : Occupation des sols en 1952	P. 41
Carte n° 6 : " " en 1981	P. 42

Figures :

Figure n° 1 : Répartition annuelle de la pluviométrie par O.R.D. (par rapport à la moyenne nationale 1984).

Figure n° 2 : Répartition mensuelle de la pluviométrie (les Hauts-bassins par rapport à la moyenne nationale).

Figure n° 3 : Evolution de la production cotonnière nationale (1952-1971).

Figure n° 4 : Evolution de la production cotonnière nationale et régionale durant le projet cotonnier (1972-1978).

Figure n° 5 : Evolution de la production des superficies en coton durant le projet cotonnier (1972-1978).

Figure n° 6 : Evolution de la production régionale et sectorielle durant le projet cotonnier.

Figure n° 7 : Répartition de la production cotonnière par secteur dans l'O.R.D. des Hauts-bassins (1985).

Figure n° 8 : La production cotonnière des O.R.D. des Hauts-bassins et de la Volta Noire (sur 10 ans).

Figure n° 9 : Evolution des superficies en coton durant le projet cotonnier (O.R.D. des Hauts-bassins, secteur de N'Dorola).

Tableaux :

- Tableau 1 : Culture attelée à Morolaba
- Tableau 2 : Localisation et année d'introduction de la motorisation dans les Hauts-bassins
- Tableau 3 : Résultats de la cellule motorisée de N'Dorola (1985-1986)
- Tableau 4 : Utilisation d'engrais chimique dans les Hauts-bassins (1983-1986)
- Tableau 5 : Répartition de l'engrais entre le coton et les autres cultures (1984-1985)

Questionnaire sur les parcelles

- 1 : Pourquoi cultives-tu le coton ?
- 2 : As-tu suffisamment de terres pour cultiver ?
- 3 : Tes champs ne sont-ils pas éloignés du village ?
- 4 : A quelle culture donnes-tu la préférence ?
- 5 : Es-tu satisfait de la culture du coton ?
- 6 : As-tu un hameau au champ où tu dors souvent ? A quelle occasion ?
- 7 : Pour la culture du coton préfères-tu les nouveaux champs ou les anciens ?
- 8 : Sur quel type de sol préfères-tu cultiver le coton ?
- 9 : Pratiques-tu une alternance de cultures ? Comment-t-y prends-tu ?
- 10 : Quel type de culture te prend-t-il plus de temps la travailler ?
- 11 : Es-tu satisfait du rendement de tes champs ?
- 12 : Comment procèdes-tu pour créer de nouveaux champs ?

Fiche sur les moyens
de production

Date :

N° de famille :

Quartier :

Groupe :

Moyens de production	Animaux de trait	Charrue	Semoir	Bineuses et sarcleuses	Charettes	Houes et daba	Pulvérisateur	Tracteur	Insecticide	Engrais	Fumier	Journalier	A.C.P	A.C.D	A.C.S	Observation
Propriétaires																
Grande famille																
Exploitation																
Individu ...																

A.C.P : Association de Culture Payée (un groupe de paysans louant sa force de travail journalier moyennant une somme d'argent)

A.C.D : Association de Culture pour Dot

A.C.S : Association de Culture par Solidarité (un groupe de paysans qui décide de s'entr'aider.)

Questionnaire

- 1 : Combien d'hectares cultivais-tu en moyenne avant l'introduction de la charrue ? Et maintenant avec la charrue ?
- 2 : Qu'est-ce qui t'a motivé pour l'achat de tel moyen de production ?
- 3 : Prêtes-tu gratuitement tes nouveaux moyens de production à ceux qui n'en n'ont pas ? Ou préfères-tu les louer ?
- 4 : L'arrivée des nouveaux intrants coïncide-t-elle avec le moment où tu en a besoin ?
- 5 : Quelle est l'origine des ressources te permettant l'acquisition des moyens de production ?
- 6 : Les nouveaux moyens de production te sont-ils rentables ?
- 7 : Es-tu satisfait des prix des intrants agricoles ?
- 8 : Les nouveaux moyens de production s'adaptent-ils aux réalités de ton terroir ? Pour quelles cultures les utilises-tu ?
- 9 : Es-tu satisfait de la distribution des intrants agricoles ?
- 10 : Préciser si l'exploitant emploie des ouvriers.

R E S U M E

La confrontation de deux peuples, de deux civilisations, de deux systèmes économiques et technologiques a toujours eu des répercussions de part et d'autre.

Celles-ci se résument en changement dont l'ampleur varie selon le rapport des forces en présence.

Dans le cas de l'agriculture en Afrique et au Burkina Faso en particulier, l'introduction de la culture de rente (coton) dans un système agraire traditionnel a provoqué beaucoup de bouleversements dans le milieu rural. L'exemple du village de Morolaba en cerne quelques uns dont les points forts restent la société, l'économie et le système agraire du monde rural : société désarticulée de plus en plus individualiste, économie marchande et restructuration du système agraire.

S'il est vrai que la vie n'est que changement perpétuel, doit-on voir dans le cas de Morolaba l'expression d'une volonté manifeste de domination de l'Occident par une mainmise sur l'économie africaine ou au contraire le produit d'une rencontre normale de deux peuples, de deux civilisations ?

Néanmoins, une polémique prend fin à travers cette confrontation : les cultures de rente, longtemps considérées comme étant les causes des famines en Afrique ne sont pas les seules responsables de ces calamités.